



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



my

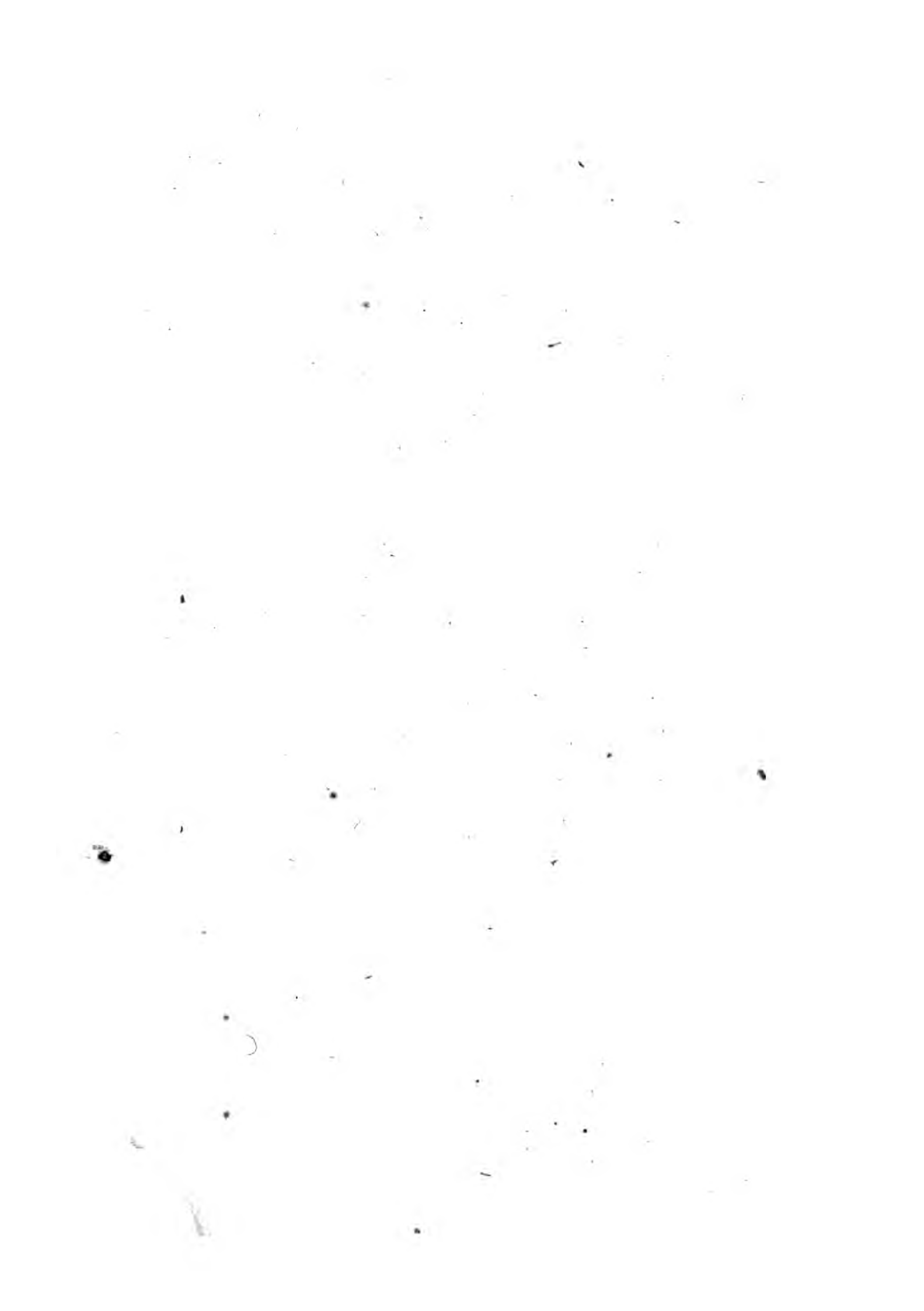


V. E. F. II. A. 630





The page contains faint, illegible text that appears to be bleed-through from the reverse side. The text is scattered across the page and is too light to be accurately transcribed. There are several dark spots and smudges, particularly on the right side, which may be ink or damage to the paper.



LES JARDINS,

P O È M E.

*NOMS des Libraires chez lesquels on trouve
le POÈME DES JARDINS.*

VALADE, rue des Noyers, *A Paris.*

CAZIN, Libraire, *A Rheims.*

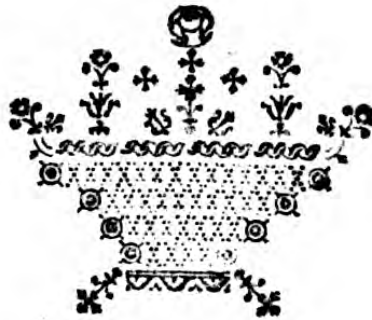
LES JARDINS,

OU

L'ART D'EMBELLIR LES PAYSAGES;

POÈME.

Par M. L'ABBÉ DE LILLE, de l'Académie
Françoise.



A PARIS,

Chez { VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des Noyers.
CAZIN, Libraire, à Rheims.

M. DCC. LXXII.





AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS personnes d'un grand mérite ont écrit en prose sur les jardins. L'auteur de ce poème leur a emprunté quelques préceptes, & même quelques descriptions. Dans plusieurs endroits il a eu le bonheur de se rencontrer avec eux; car son poème a été commencé avant que leurs ouvrages parussent. Il ne dissimulera pas que c'est avec la plus grande défiance qu'il livre à l'impression cet ouvrage trop attendu, & sur-tout trop loué. L'indulgence extrême de ceux qui l'ont entendu, lui est un garant trop sûr de la rigueur de ceux qui le liront.

Ce poème a d'ailleurs un très-grand inconvénient, celui d'être un poème didactique. Ce genre est nécessairement un peu froid, & doit le paroître encore davantage à une nation qui ne supporte guère, comme on l'a souvent remarqué, que les vers composés pour le théâtre, & qui sont la peinture

vj *AVERTISSEMENT.*

des passions ou des ridicules. Peu de personnes, je dirois même peu de gens de lettres, lisent les Géorgiques de Virgile; & tous ceux qui connoissent la langue latine, savent par cœur le quatrième livre de l'Énéide.

Dans le premier de ces deux poèmes, le poète paroît regretter que les bornes de son sujet ne lui permettent pas de chanter les jardins. Après avoir lutté long-temps contre les détails un peu ingrats de la culture générale des champs, il semble désirer de se reposer sur des objets plus rians. Mais resserré dans les limites de son sujet, il s'en est dédommagé par une esquisse rapide & charmante des jardins, & par ce touchant épisode d'un vieillard heureux dans son petit enclos cultivé par ses mains.

Ce que le poète romain regrettoit de ne pouvoir faire, le père Rapin l'a exécuté. Il a écrit dans la langue & quelquefois dans le style de Virgile, un poème en quatre chants sur les jardins, qui eut un grand succès, dans un temps où on lisoit encore des vers latins modernes. Son ouvrage n'est

AVERTISSEMENT. vij

pas sans élégance; mais on y desireroit plus de précision; & des épisodes plus heuteux.

Le plan de son poème manque d'ailleurs d'intérêt & de variété. Un chant tout entier est consacré aux eaux, un aux arbres, un aux fleurs. On devine d'avance ce long catalogue & cette énumération fastidieuse qui appartient plus à un botaniste qu'à un poète: & cette marche méthodique, qui seroit un mérite dans un traité en prose, est un grand défaut dans un ouvrage en vers, où l'esprit demande qu'on le mène par des routes un peu détournées, & qu'on lui présente des objets inattendus.

De plus, il a chanté les jardins du genre régulier, & la monotonie attachée à la grande régularité a passé du sujet dans le poème. L'imagination, naturellement amie de la liberté, tantôt se promène péniblement dans les dessins contournés d'un parterre, tantôt va expirer au bout d'une longue allée droite. Par-tout elle regrette la beauté un peu défordonnée & la piquante irrégularité de la nature.

Enfin, il n'a traité que la partie mécanique de l'art des jardins. Il a entièrement oublié la partie la plus essentielle, celle qui cherche dans nos sensations, dans nos sentimens, la source des plaisirs que nous causent les scènes champêtres & les beautés de la nature, perfectionnées par l'art. En un mot, ses jardins sont ceux de l'architecte; les autres sont ceux du philosophe, du peintre & du poète.

Ce genre a beaucoup gagné depuis quelques années; & si c'est encore un effet de la mode, il faut lui rendre grâces. L'art des jardins, qu'on pourroit appeller le luxe de l'agriculture, me paroît un des amusemens les plus convenables, je dirois presque les plus vertueux des personnes riches. Comme culture, il les ramène à l'innocence des occupations champêtres; comme décoration, il favorise sans danger ce goût de dépenses, qui suit les grandes fortunes: enfin, il a, pour cette classe d'hommes, le double avantage de tenir à la fois aux goûts de la ville & à ceux de la campagne.

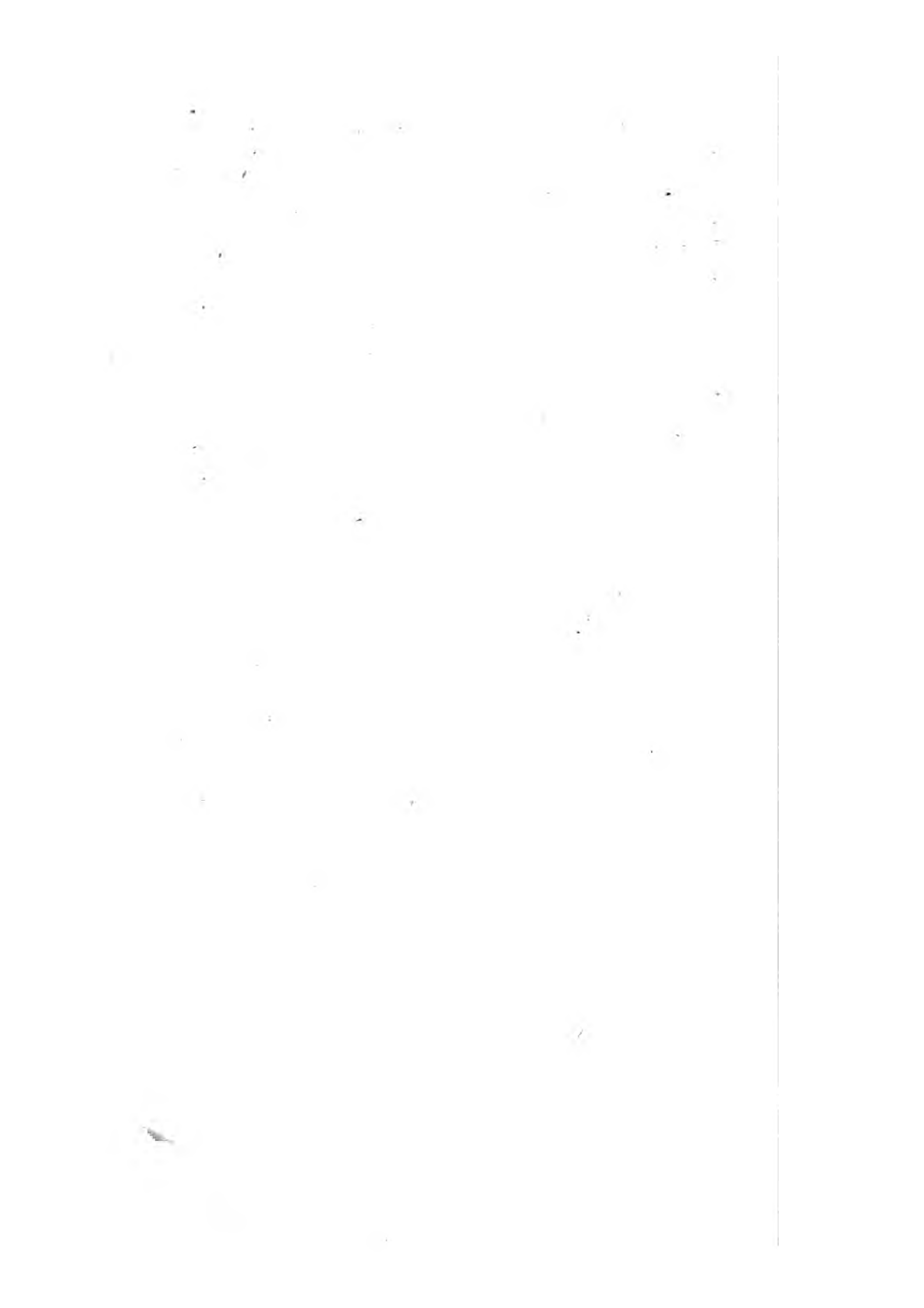
Ce plaisir des particuliers s'est trouvé joint à l'utilité publique: il a fait aimer aux per-

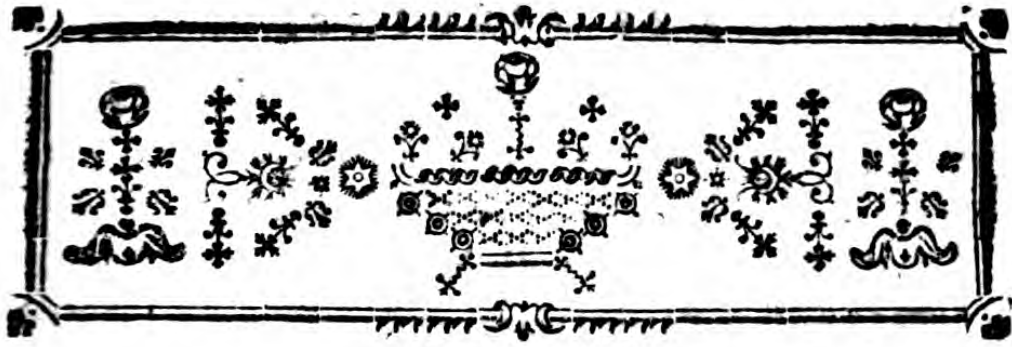
AVERTISSEMENT. ix

sonnes opulentes le séjour de leurs terres. L'argent qui auroit entretenu les artisans du luxe, va nourrir les cultivateurs, & la richesse retourne à sa véritable source. De plus, la culture s'est enrichie d'une foule de plantes ou d'arbres étrangers ajoutés aux productions de notre sol, & cela vaut bien tout le marbre que nos jardins ont perdu.

Heureux si ce poème peut répandre encore davantage ces goûts simples & purs ! car, comme l'auteur de ce poème l'a dit ailleurs,

Qui fait aimer les champs, fait aimer la vertu.





LES JARDINS,

POÈME.

CHANT PREMIER.

LE doux printemps revient, & ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphirs, & les fleurs, & ma voix.
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre?
Ah ! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
Quand tout rit de bonheur, d'espérance & d'amour,
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire;
Sur un char foudroyant qu'il place la victoire;
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains :
Flore a fouri ; ma voix va chanter les jardins.
Je dirai comment l'art, dans de frais paysages,
Dirige l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages.

Toi donc, qui, mariant la grace & la vigueur,
 Sais du chant didactique animer la langueur,
 O Muse ! si jadis, dans les vers de Lucrèce,
 Des austères leçons tu polis la rudesse ;
 Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,
 Son rival a chanté le soc laborieux ;
 Viens orner un sujet plus riche, plus fertile,
 Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.
 N'empruntons point ici d'ornement étranger ;
 Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager ;
 Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,
 Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.

L'art innocent & doux que célèbrent mes vers,
 Remonte aux premiers jours de l'antique univers.
 Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,
 D'un heureux coin de terre il soigna la parure ;
 Et plus près de ses yeux il rangea sous ses loix
 Des arbres favoris & des fleurs de son choix.
 Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique
 Décoroit un verger. D'un art plus magnifique
 Babylone éleva des jardins dans les airs.
 Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
 Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,
 Alloient calmer leur foudre & reposer leur gloire.
 La Sageffe autrefois habitoit les jardins,
 Et d'un air plus riant instruisoit les humains :
 Et quand les dieux offroient un Élysée aux sages,
 Était-ce des palais ? c'étoit des verts bocages ;

C'étoit des prés fleuris, séjour des doux loifirs,
Où d'une longue paix ils goûtoient les plaisirs.

Ouvrons donc, il est temps, ma carrière nouvelle;
PHILIPPE m'encourage, & mon sujet m'appelle.

Pour embellir les champs simples dans leurs attraits,
Gardez-vous d'insulter la nature à grands frais.
Ce noble emploi demande un artiste qui pense,
Prodigue de génie, & non pas de dépense.
Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,
Un jardin, à mes yeux, est un vaste tableau.
Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nombre,
Les jets de la lumière, & les masses de l'ombre,
Les heures, les saisons, variant tour-à-tour
Le cercle de l'année & le cercle du jour,
Et des prés émaillés les riches broderies,
Et des rians côteaux les vertes draperies,
Les arbres, les rochers, & les eaux, & les fleurs,
Ce sont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs.
La nature est à vous; & votre main féconde
Dispose, pour créer, des élémens du monde.

Mais avant de planter, avant que du terrain
Votre bêche imprudente ait entamé le sein,
Pour donner aux jardins une forme plus pure,
Observez, connoissez, imitez la nature.
N'avez-vous pas souvent, aux lieux infréquentés,
Rencontré tout-à-coup ces aspects enchantés
Qui suspendent vos pas, dont l'image chérie
Vous jette en une douce & longue rêverie?

Saisissez, s'il se peut, leurs traits les plus frappans,
Et des champs apprenez l'art de parer les champs.

Voyez aussi les lieux qu'un goût savant décore.
Dans ces tableaux choisis vous choisirez encore.
Dans sa pompe élégante admirez Chantilli,
De héros en héros, d'âge en âge embelli.
Belœil, tout à la fois magnifique & champêtre,
Chanteloup, fier encor de l'exil de son maître,
Vous plairont tour-à-tour. Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli, d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.
Les Graces en riant dessinèrent Montreuil.
Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil,
Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare !
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à son auguste & jeune déité,
Trianon joint la grace avec la majesté.
Pour elle il s'embellit, & s'embellit par elle.
Et toi, d'un Prince aimable, ô l'asyle fidèle !
Dont le nom trop modeste est indigne de toi,
Lieu charmant ! offre-lui tout ce que je lui doi,
Un fortuné loisir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainsi que du poète,
C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,
Daigne accueillir ma muse. Ainsi du sein de l'herbe
La violette croît auprès du lys superbe,

Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah! si ma foible voix pouvoit chanter comme eux,
Je peindrois tes jardins, le dieu qui les habite,
Les arts & l'amitié qu'il y mène à sa suite.
Beau lieu! fais son bonheur. Et moi, si quelque jour,
Grace à lui, j'embellis un champêtre séjour,
De mon illustre appui j'y placerai l'image.
De mes premières fleurs je veux qu'elle ait l'hommage,
Pour elle je cultive & j'enlace en festons
Le myrte & le laurier, tous deux chers aux Bourbons.
Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.

J'ai dit les lieux charmans que l'art peut imiter;
Mais il est des écueils que l'art doit éviter.
L'esprit imitateur trop souvent nous abuse.
Ne prêtez point au sol des beautés qu'il refuse:
Avant tout connoissez votre site; & du lieu
Adorez le génie, & consultez le dieu.
Ses loix impunément ne sont pas offensées.
Cependant moins hardi qu'étrange en ses pensées,
Tous les jours, dans les champs, un artiste sans goût
Change, mêle, déplace, & dénature tout;
Et, par l'absurde choix des beautés qu'il allie,
Revient gâter en France un site d'Italie.

Ce que votre terrain adopte avec plaisirs,
Sachez le reconnoître, osez vous en saisir.
C'est mieux que la nature, & cependant c'est elle;
C'est un tableau parfait qui n'a point de modèle.

Ainsi savoient choisir les Berghems, les Pouffins.
 Voyez, étudiez leurs chef-d'œuvres divins :
 Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture,
 Que l'art reconnoissant le rende à la nature.

Maintenant des terrains examinons le choix,
 Et quels lieux se plairont à recevoir vos loix.
 Il fut un temps funeste où, tourmentant la terre,
 Aux sites les plus beaux l'art déclaroit la guerre,
 Et, comblant les vallons & rasant les côteaux,
 D'un sol heureux formoit d'insipides plateaux.
 Par un contraire abus l'art, tyran des campagnes,
 Aujourd'hui veut créer des vallons, des montagnes.
 Évitez ces excès. Vos soins infructueux
 Vainement combattoient un terrain montueux ;
 Et dans un sol égal, un humble monticule
 Veut être pittoresque, & n'est que ridicule.

Désirez-vous un lieu propice à vos travaux ?
 Loin des champs trop unis, des monts trop inégaux,
 J'aimerois ces hauteurs, où sans orgueil domine
 Sur un riche vallon une belle colline.
 Là, le terrain est doux sans insipidité,
 Élevé sans roideur, sec sans aridité.
 Vous marchez : l'horizon vous obéit. La terre
 S'élève ou redescend, s'étend ou se resserre.
 Vos sites, vos plaisirs changent à chaque pas.

Qu'un obscur arpenteur, armé de son compas,
 Au fond d'un cabinet, d'un jardin symétrique
 Confie au froid papier le plan géométrique ;

Vous,

Vous, venez sur les lieux. Là, le crayon en main,
 Dessinez ces aspects, ces côteaux, ce lointain ;
 Devinez les moyens, pressentez les obstacles :
 C'est des difficultés que naissent les miracles.

Le sol le plus ingrat connoîtra la beauté.
 Est-il nu ? que des bois parent sa nudité :
 Couvert ? portez la hache en ces forêts profondes :
 Humide ? en lac pompeux, en rivières fécondes
 Changez cette onde impure ; & , par d'heureux travaux,
 Corrigez à la fois l'air, la terre & les eaux :
 Aride enfin ? cherchez, sondez, fouillez encore :
 L'eau, lente à se trahir, peut-être est près d'éclorre,
 Ainsi d'un long effort moi-même rebuté,
 Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité,
 Soudain un trait heureux jaillit d'un fond stérile,
 Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.

Il est des soins plus doux, un art plus enchanteur.
 C'est peu de charmer l'œil, il faut parler au cœur.
 Avez-vous donc connu ces rapports invisibles
 Des corps inanimés & des êtres sensibles ?
 Avez-vous entendu des eaux, des prés, des bois,
 La muette éloquence & la secrète voix ?
 Rendez-nous ces effers. Que du riant au sombre,
 Du noble au gracieux, les passages sans nombre
 M'intéressent toujours. Simple & grand, fort & doux,
 Unissez tous les tons pour plaire à tous les goûts.
 Là, que le peintre vienne enrichir sa palette ;
 Que l'inspiration y trouble le poète ;

B



Que le sage, du calme y goûte les douceurs;
L'heureux, ses souvenirs; le malheureux, ses pleurs.

Mais l'audace est commune, & le bon sens est rare.

Au lieu d'être piquant, souvent on est bizarre.

Gardez que, mal unis, ces effets différens

Ne forment qu'un chaos de traits incohérens:

Les contradictions ne font pas des contrastes.

D'ailleurs, à ces tableaux il faut des toiles vastes.

N'allez pas resserrer dans des cadres étroits

Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.

On rit de ces jardins, absurde parodie

Des traits que jette en grand la nature hardie,

Où l'art, invraisemblable à la fois & grossier,

Enferme en un arpent un pays tout entier.

Au lieu de cet amas, de ce confus mélange,

Variez les objets, ou que leur aspect change.

Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts,

Qu'ils offrent tour-à-tour vingt spectacles divers.

Que de l'effet qui fuit, l'adroite incertitude

Laisse à l'œil curieux sa douce inquiétude;

Qu'enfin les ornemens avec goût soient placés,

Jamais trop imprévus, jamais trop annoncés.

Sur-tout, du mouvement : sans lui, sans sa magie,

L'esprit défocqué retombe en léthargie;

Sans lui, sur vos champs froids mon œil glisse au hasard.

Des grands peintres encor faut-il attester l'art?

Voyez-les prodiguer de leur pinceau fertile

De mobiles objets sur la toile immobile,

L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,
 Les globes de fumée exhalés des hameaux,
 Les troupeaux, les pasteurs, & leurs jeux & leur danse.
 Saisissez leur secret. Plantez en abondance
 Ces souples arbrisseaux, & ces arbres mouvans
 Dont la tête obéit à l'haleine des vents;
 Quels qu'ils soient, respectez leur flottante verdure,
 Et défendez au fer d'outrager la nature.
 Voyez-la dessiner ces chênes, ces ormeaux.
 Voyez comment sa main, du tronc jusqu'aux rameaux,
 Des rameaux au feuillage augmentant leur souplesse,
 Des ondulations leur donna la molesse.
 Mais les ciseaux cruels. . . . Prévenez ce forfait,
 Nymphes des bois, courez. Que dis-je? c'en est fait.
 L'acier a retranché leur cime verdoyante.
 Je n'entends plus au loin, sur leur tête ondoyante,
 Le rapide aquilon légèrement courir,
 Frémir dans leurs rameaux, s'éloigner, & mourir.
 Froids, monotones, morts, du fer qui les mutile
 Ils semblent avoir pris la roideur immobile.

Vous donc, dans vos tableaux amis du mouvement,
 A vos arbres laissez leur doux balancement.
 Qu'en mobiles objets la perspective abonde:
 Faites courir, bondir & rejaillir cette onde.
 Vous voyez ces vallons, ces bois, ces champs déserts;
 Des différens troupeaux dans les sites divers
 Envoyez, répandez les peuplades nombreuses.
 Là, du sommet lointain des roches buissonneuses,

Je vois la chèvre pendre. Ici, de mille agneaux
 L'écho porte les cris de côteaux en côteaux.
 Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,
 Couché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine;
 Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
 Cet animal guerrier qu'enfanta le trident,
 Déploie, en se jouant, dans un gras pâturage,
 Sa vigueur indomptée & sa grace sauvage.
 Que j'aime & sa souplesse & son port animé;
 Soit que dans le courant du fleuve accoutumé
 En frissonnant il plonge, &, luttant contre l'onde,
 Batte du pied le flot qui blanchit & qui gronde;
 Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds;
 Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
 Superbe, l'œil en feu, les narinnes fumantes,
 Beau d'orgueil & d'amour, il vole à ses amantes!
 Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.
 Ainsi de la nature épuisant le trésor,
 Le terrain, les aspects, les eaux, & les ombrages
 Donnent le mouvement, la vie aux payfages.
 Mais, si du mouvement notre œil est enchanté,
 Il ne chérit pas moins un air de liberté.
 Laissez donc des jardins la limite indécise,
 Et que votre art l'efface, ou du moins la déguise.
 Où l'œil n'espère plus, le charme disparoît.
 Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret:
 Bientôt il nous ennuie, & même nous irrite.
 Au-delà de ces murs, importune limite,

On imagine encor de plus aimables lieux ;
Et l'esprit inquiet désenchante les yeux.
Quand toujours guerroyant vos gothiques ancêtres
Transformoient en champ-clos leurs asyles champêtres,
Chacun dans son donjon , de murs environné,
Pour vivre sûrement , vivoit emprisonné.
Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enceinte
Que conserve l'orgueil & qu'inventa la crainte ?
A ces murs qui gênoient, attristoient les regards,
Le goût préféreroit ces verdoyans remparts,
Ces murs tissus d'épine , où votre main tremblante
Cueille & la rose inculte & la mère sanglante.

Mais les jardins bornés m'importunent encor.
Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'effor
Vers un genre plus vaste & des formes plus belles,
Dont seul Ermenonville offre encor des modèles.
Les Jardins appelloient les champs dans leur séjour ,
Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour ,
Du haut de ces côteaux , de ces monts d'où la vue
D'un vaste paysage embrasse l'étendue ,
La Nature au Génie a dit : « Écoute-moi.
Tu vois tous ces trésors ; ces trésors sont à toi.
Dans leur pompe sauvage & leur brute richesse,
Mes travaux imparfaits implorent ton adresse ».
Elle dit. Il s'élance , il va de tous côtés
Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés
Des vallons aux côteaux , des bois à la prairie ,
Il retouche en passant le tableau qui varie.

Il fait, au gré des yeux, réunir, détacher,
 Éclairer, rembrunir, découvrir ou cacher.
 Il ne compose pas ; il corrige, il épure,
 Il achève les traits qu'ébaucha la Nature.
 Le front des noirs rochers a perdu sa terreur ;
 La forêt égayée adoucit son horreur ;
 Un ruisseau s'égarait, il dirige sa course ;
 Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une source.
 Il veut ; & des sentiers courent de toutes parts
 Chercher, saisir, lier tous ces membres épars,
 Qui, surpris, enchantés du nœud qui les rassemble,
 Forment de cent détails un magnifique ensemble.

Ces grands travaux peut-être épouvantent votre art.
 Rentrez dans vos vieux parcs, & voyez d'un regard
 Ces riens dispendieux, ces recherches frivoles,
 Ces treillages sculptés, ces bassins, ces rigoles.
 Avec bien moins de frais qu'un art minutieux
 N'orna ce seul réduit qui plaît un jour aux yeux,
 Vous allez embellir un paysage immense.
 Tombez devant cet art, fausse magnificence,
 Et qu'un jour transformée en un nouvel Éden,
 La France à nos regards offre un vaste jardin !

Que si vous n'osez pas tenter cette carrière,
 Du moins, de vos enclos franchissant la barrière,
 Par de riches aspects agrandissez les lieux.
 D'un vallon, d'un côteau, d'un lointain gracieux,
 Ajoutez à vos parcs l'étrangère étendue ;
 Possédez par les yeux, jouissez par la vue.

Sur-tout fachez saisir, enchaîner à vos plants
Ces accidens heureux qui distinguent les champs.
Ici, c'est un hameau que des bois environnent ;
Là , de leurs longues tours les cités se couronnent ;
Et l'ardoise azurée , au loin frappant les yeux ,
Court en sommet aigu se perdre dans les cieux.

Oublierai-je ce fleuve, & son cours, & ses rives ?
Votre œil de loin poursuit les voiles fugitives.
Des îles quelquefois s'élèvent de son sein ;
Quelquefois il s'enfuit sous l'arc d'un pont lointain.

Et si la vaste mer à vos yeux se présente,
Montrez , mais variez cette scène imposante.
Ici , qu'on l'entrevoie à travers des rameaux.
Là , dans l'enfoncement de ces profonds berceaux ,
Comme au bout d'un long tube une voûte la montre.
Au détour d'un bosquet ici l'œil la rencontre,
La perd encore ; enfin la vue en liberté
Tout-à-coup la découvre en son immensité.

Sur ces aspects divers fixez l'œil qui s'égare ;
Mais, il faut l'avouer , c'est d'une main avare
Que les hommes , les arts , la nature & le temps
Sèment autour de nous de riches accidens.

O plaines de la Grèce ! ô champs de l'Aufonie !
Lieux toujours inspirans , toujours chers au génie ;
Que de fois arrêté dans un bel horizon ,
Le peintre voit , s'enflamme , & saisit son crayon ,
Dessine ces lointains , & ces mers , & ces îles ,
Ces ports , ces monts brûlans & devenus fertiles ,

Des laves de ces monts encor tout menaçans ;
Sur des palais détruits d'autres palais naissans ,
Et , dans ce long tourment de la terre & de l'onde ,
Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde !
Hélas ! je n'ai point vu ce séjour enchanté ,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté ;
Mais , j'en jure & Virgile & ses accords sublimes ,
J'irai ; de l'Apennin je franchirai les cimes ;
J'irai , plein de son nom , plein de ses vers sacrés ,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

Vous , épris des beautés qu'étaient ces rivages ,
Au lieu de ces aspects , de ces grands paysages ,
N'avez-vous au-dehors que d'insipides champs ?
Qu'au-dedans, des objets mieux choisis, plus touchans
Dédommagent vos yeux d'une vue étrangère :
Dans votre propre enceinte apprenez à vous plaire ;
Symbole heureux du sage , indépendant d'autrui ,
Qui rentre dans son ame , & se plaît avec lui.
Je m'enfonce avec vous dans ce secret asyle.

Toutefois aux lieux même où le sol plus fertile
En aspects variés & le plus abondant ,
Des trésors de la vue économe prudent ,
Faites-les acheter d'une course légère.
Que votre art les promette , & que l'œil les espère :
Promettre , c'est donner ; espérer , c'est jouir.
Il faut m'intéresser , & non pas m'éblouir.

Dans mes leçons encor je voudrois vous apprendre :
L'art d'avertir les yeux , & l'art de les surprendre.

Mais avant de dicter des préceptes nouveaux,
Deux genres, dès long-temps ambitieux rivaux,
Se disputent nos vœux. L'un à nos yeux présente
D'un dessin régulier l'ordonnance imposante,
Prête aux champs des beautés qu'ils ne connoissent pas,
D'une pompe étrangère embellit leurs appas,
Donne aux arbres des loix, aux ondes des entraves,
Et, despote orgueilleux, brille entouré d'esclaves.
Son air est moins riant & plus majestueux.

L'autre, de la nature amant respectueux,
L'orne, sans la farder, traite avec indulgence
Ses caprices charmans, sa noble négligence,
Sa marche irrégulière, & fait naître avec art
Les beautés, du désordre, & même du hasard.

Chacun d'eux a ses droits; n'excluons l'un ni l'autre:
Je ne décide point entre Kent & Le Nôtre.
Ainsi que leurs beautés, tous les deux ont leurs loix.
L'un est fait pour briller chez les grands & les rois;
Les rois sont condamnés à la magnificence.
On attend autour d'eux l'effort de la puissance;
On y veut admirer, enivrer ses regards
Des prodiges du luxe & du faste des arts.
L'art peut donc subjuguier la nature rebelle;
Mais c'est toujours en grand qu'il doit triompher d'elle.
Son éclat fait ses droits; c'est un usurpateur
Qui doit obtenir grace, à force de grandeur.
Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre,
Insipides réduits, dont l'insipide maître

Vous vante, en s'admirant, les arbres bien peignés,
 Ses petits fallons verts bien tondus, bien soignés ;
 Son plan bien symétrique, où, jamais solitaire,
 Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frère ;
 Ses sentiers ennuyés d'obéir au cordeau,
 Son parterre brodé, son maigre filet d'eau,
 Ses buis tournés en globe, en pyramide, en vase,
 Et ses petits bergers bien guindés sur leur base.
 Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin ;
 Je préfère un champ brut à son triste jardin.

Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
 Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
 A ce pompeux Versailles, à ce riant Marly,
 Que Louis, la nature, & l'art ont embelli.
 C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide ;
 Là, tout est enchanté. C'est le palais d'Armide ;
 C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros
 Noble dans sa retraite, & grand dans son repos,
 Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,
 Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
 Voyez-vous & les eaux, & la terre, & les bois,
 Subjugés à leur tour, obéir à ses loix ;
 A ces douze palais d'élégante structure
 Ces arbres marier leur verte architecture ;
 Ces bronzes respirer ; ces fleuves suspendus,
 En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus
 Tomber, se prolonger dans des canaux superbes ;
 Là, s'épancher en nappe ; ici, monter en gerbes ;

Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude & d'azur ?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres,
Et Diane & Vénus enchantent ce beau lieu.
Tout bosquet est un temple, & tout marbre est un dieu ;
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.
C'est dans ces grands effets que l'art doit se montrer.

Mais l'esprit aisément se lasse d'admirer.

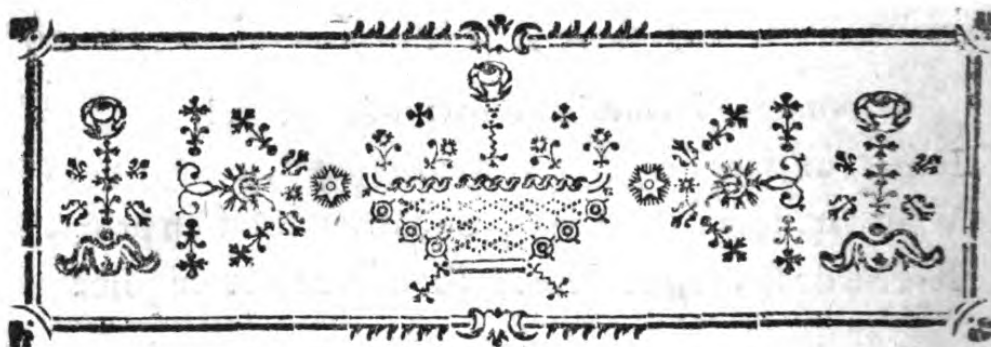
J'applaudis l'orateur dont les nobles pensées
Roulent pompeusement, avec soin cadencées :
Mais ce plaisir est court. Je quitte l'orateur
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Du marbre, de l'airain que le luxe prodigue,
Des ornemens de l'art l'œil bientôt se fatigue ;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle.
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton, Quand ses puissantes mains
Préparent un asyle aux premiers des humains ;
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours les ondes prisonnières !
Le voyez-vous parer d'étrangers ornemens
L'enfance de la terre & son premier printemps ?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La Nature épuisa les plus pures délices.

Des plaines, des côteaux le mélange charmant ;
 Les ondes à leur choix errantes mollement,
 Des sentiers sinueux les routes indécises,
 Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
 Des aspects où les yeux hésitoient à choisir,
 Varioient, suspenoient, prolongeoient leur plaisir.
 Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
 Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
 Charme de l'odorat, du goût & des regards,
 Élégamment groupés, négligemment épars,
 Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à leur vue
 Ouvroient dans le lointain une scène imprévue ;
 Où, tombant jusqu'à terre, & recourbant leurs bras,
 Venoient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas ;
 Ou pendoient sur leur tête en festons de verdure,
 Et de fleurs, en passant, semoient leur chevelure.
 Dirai-je ces forêts d'arbuttes, d'arbrisseaux,
 Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux
 Leurs bras voluptueux & leurs tiges fleuries ?

C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
 Eve à son jeune époux abandonna sa main,
 Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
 Tout les félicitoit dans toute la nature,
 Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
 La terre, en tressaillant, ressentit leurs plaisirs ;
 Zéphyre aux antres verts redisoit leurs soupirs ;
 Les arbres frémissaient, & la rose inclinée
 Versoit tous ses parfums sur le lit d'hyménée.

O bonheur ineffable! ô fortunés époux!
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivroit, loin des tourmens où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence & de joie!

F I N D U P R E M I E R C H A N T.



LES JARDINS,



CHANT SECOND.



OH! si j'avois ce luth dont le charme autrefois
Entraînoit sur l'Hébus les rochers & les bois,
Je le ferois parler; & sur les paysages
Les arbres tout-à-coup déploïeroient leurs ombrages.
Le chêne, le tilleul, le cèdre & l'oranger
En cadence viendroient dans mes champs se ranger.
Mais l'antique harmonie a perdu ses merveilles;
La lyre est sans pouvoir, les rochers sans oreilles;
L'arbre reste immobile aux sons les plus flatteurs,
Et l'art & le travail sont les seuls enchanteurs

Apprenez donc de l'art quel soin & quelle adresse
Donne aux arbres divers la grace ou la richesse.

Par ses fruits, par ses fleurs, par son beau vêtement,
L'arbre est de nos jardins le plus bel ornement.

Pour mieux plaire à nos yeux combien il prend de formes !

Là , s'étendent ses bras pompeusement informes ;

Sa tige ailleurs s'élançe avec légèreté.

Ici , j'aime sa grace , & là , sa majesté.

Il tremble au moindre souffle , ou contre la tempête

Roidit son tronc noueux & sa robuste tête.

Rude ou poli , baissant ou dressant ses rameaux ,

Véritable Prothée entre les végétaux ,

Il change incessamment , pour orner la nature ,

Sa taille , sa couleur , ses fruits & sa verdure.

Ces effets variés sont les trésors de l'art ,

Que le Goût lui défend d'employer au hasard.

Des divers plants encor la forme & l'étendue

Sous des aspects divers se présente à la vue.

Tantôt un bois profond , sauvage , ténébreux ,

Épanche une ombre immense ; & tantôt moins nombreux

Un plant d'arbres choisis forme un riant bocage.

Plus loin , distribués dans un frais paysage ,

Des groupes élégans fixent l'œil enchanté :

Ailleurs , se confiant à sa propre beauté ,

Un arbre seul se montre , & seul orne la terre.

Tels , si la paix des champs peut rappeler la guerre ,

Une nombreuse armée étale à nos regards

Des bataillons épais , des pelotons épars ;

Et là , fier de sa force & de sa renommée ,

Un héros seul avance , & vaut seul une armée.

Tous ces plants différens suivent diversent loix.

Dans les jardins de l'art , notre luxe autrefois

Des arbres isolés dédaignoient la parure :
 Ils plaisent aujourd'hui dans ceux de la nature.
 Par un caprice heureux , par de savans hasards ,
 Leurs plants désordonnés charmeront nos regards,
 Qu'ils diffèrent d'aspect, de forme, de distance ;
 Que toujours la grandeur , ou du moins l'élégance
 Distingue chaque tige, ou que l'arbre honteux
 Se cache dans la foule ; & disparoisse aux yeux.
 Mais lorsqu'un chêne antique, ou lorsqu'un vieil érable,
 Patriarche des bois , lève un front vénérable ,
 Que toute sa tribu , se rangeant à l'entour ,
 S'écarte avec respect , & compose sa cour ;
 Ainsi , l'arbre isolé plaît aux champs qu'il décore.

Avec bien plus de choix & plus de goût encore ,
 Les groupes formeront mille tableaux heureux.
 D'arbres plus ou moins forts, & plus ou moins nombreux
 Formez leur masse épaisse , ou leurs touffes légères :
 De loin l'œil aime à voir tout ce peuple de frères.
 C'est par eux que l'on peut varier ses desseins ,
 Rapprocher , & tantôt repousser les lointains ,
 Réunir , séparer , & sur les paysages
 Étendre , ou replier le rideau des ombrages.

Vos groupes sont formés : il est temps que ma voix
 A connoître un peu d'art accoutume les bois.

Bois augustes , salut ! Vos voûtes poétiques
 N'entendent plus le Barde & ses affreux cantiques ;
 Mais un plus doux délire habite vos déserts,
 Et vos antres encor nous instruisent en vers.

Vous

Vous inspirez les miens , ombres majestueuses !
Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains respectueuses
Viennent vous embellir , mais sans vous profaner ;
C'est de vous que je veux apprendre à vous orner.

Les bois peuvent s'offrir sous des aspects sans nombre.
Ici , des troncs pressés rembruniront leur ombre :
Là , de quelques rayons égayant ce séjour ,
Formez un doux combat de la nuit & du jour.
Plus loin , marquant le sol de leurs feuilles légères ,
Quelques arbres épars joueront dans les clairières ,
Et flottant l'un vers l'autre , & n'osant se toucher ,
Paroîtront à la fois se fuir & se chercher.

Ainsi le bois par vous perd sa rudesse austère :

Mais n'en détruisez pas le grave caractère.

De détails trop fréquens , d'objets minutieux

N'allez pas découper son ensemble à nos yeux.

Qu'il soit un, simple & grand , & que votre art lui laisse ,

Avec toute sa pompe , un peu de sa rudesse.

Montrez ces troncs brisés ; je veux de noirs torrens

Dans le creux des ravins suivre les flots errans.

Du temps , des eaux , de l'air n'effacez point la trace ;

De ces rochers pendans respectez la menace ,

Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majesté

Tout respire une mâle & sauvage beauté.

Telle on aime d'un bois la rustique noblesse.

Le bocage moins fier , avec plus de mollesse

Déploie à nos regards des tableaux plus rians ,

Veut un site agréable & des contours lians ,

Fuit, revient, & s'égare en routes sinueuses,
 Promène entre des fleurs des eaux voluptueuses;
 Et j'y crois voir encore, ivre d'un doux loisir,
 Épicure dicter les leçons du plaisir.

Mais c'est peu qu'en leur sein le bois ou le bocage
 Renferment leur richesse élégante ou sauvage;
 Il en faut avec soin embellir les dehors.

Avant tout, n'allez point, symétrisant leurs bords,
 Par vos murs de verdure & vos tristes charmilles
 Nous cacher des forêts les nombreuses familles :
 Je veux les voir ; je veux, perçant au fond des bois,
 Voir ces arbres divers qui croissent à la fois ;
 Les uns tout vigoureux & tout frais de jeunesse,
 D'autres tout décrépits, tout nouveaux de vieillesse ;
 Ceux-ci rampans, ceux-là, fiers tyrans des forêts,
 Des tributs de la sève épuisant leurs sujets :
 Vaste scène, où des mœurs, de la vie & des âges,
 L'esprit avec plaisir reconnoît les images.

Près de ces grands effets, que sont ces verds remparts,
 Dont la forme importune attriste les regards,
 Forme toujours la même, & jamais imprévue ?
 Riche Variété, délices de la vue,
 Accours, viens rompre enfin l'insipide niveau,
 Brise la triste équerre & l'ennuyeux cordeau.

Par un mélange heureux de golphes, de saillies,
 Les lisères des bois veulent être embellies.
 L'œil, qui des plans tracés par l'uniformité
 Se dégoûte, & s'élance à leur extrémité,

Se plaît à parcourir, dans sa vaste étendue,
 De ces bords variés la forme inattendue ;
 Il s'égaré, il se joue en ces replis nombreux ;
 Tour-à-tour il s'enfonce, il ressort avec eux ;
 Sur les tableaux divers que leur chaîne compose
 De distance en distance avec plaisir repose :
 Le bois s'en agrandit, & dans ses longs retours,
 Varie à chaque pas son charme & ses détours.

Deffinez donc sa forme, & d'abord qu'on choisisse
 Les arbres dont le Goût prescrit le sacrifice.
 Mais ne vous hâtez point; condamnez à regret :
 Avant d'exécuter un rigoureux arrêt,
 Ah ! songez que du temps ils font le lent ouvrage,
 Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage ;
 Que de leur frais abri vous goûtiez la douceur.

Quelquefois cependant un ingrat possesseur,
 Sans besoin, sans remords les livre à la cognée.
 Renversés sur le sein de la terre indignée,
 Ils meurent; de ces lieux s'exilent pour toujours
 La douce rêverie & les discrets amours.
 Ah ! par ces bois sacrés, dont le feuillage sombre
 Aux danses du hameau prêta souvent son ombre,
 Par ces dômes touffus qui couvroient vos aïeux,
 Profanes, respectez ces troncs religieux ;
 Et quand l'âge leur laisse une tige robuste,
 Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste.
 Trop tôt le jour viendra que ces bois languissans,
 Pour céder leur empire à de plus jeunes plants,

Tomberont sous le fer , & de leur tête altière
Verront l'antique honneur flétri dans la poussière.

O Versailles! ô regrets! ô bosquets ravissans,
Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de Le Nôtre & des ans;
La hache est à vos pieds & votre heure est venue.
Ces arbres dont l'orgueil s'élançoit dans la nue,
Frappés dans leur racine, & balançant dans l'air
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer,
Tombent, & de leur troncs jonchent au loin ces routes
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissoient en voûtes:
Ils sont détruits, ces bois, dont le front glorieux
Ombrageoit de Louis le front victorieux,
Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
Les arts voluptueux multiplioient les fêtes!
Amour, qu'est devenu cet asyle enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
Qu'est devenu l'ombrage où, si belle & si tendre,
A son amant surpris & charmé de l'entendre
La Valière apprenoit le secret de son cœur,
Et sans se croire aimée avouoit son vainqueur?
Tout périt, tout succombe; au bruit de ce ravage
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage?
Tout ce peuple d'oiseaux fiers d'habiter ces bois,
Qui chantoient leurs amours dans l'asyle des rois,
S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
Ces dieux, dont le ciseau peupla ces verds portiques,
D'un voile de verdure autrefois habillés,
Tous honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,

Pleurent leur doux ombrage ; & , redoutant la vue,
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.

Croissez, hâtez votre ombre, & repeuplez ces champs,
Vous, jeunes arbrisseaux ; & vous, arbres mourans,
Consolez-vous. Témoins de la foiblesse humaine,
Vous avez vu périr & Corneille & Turenne ;

Vous comptez cent printemps, hélas ! & nos beaux jours
S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours !

Heureux donc qui jouit d'un bois formé par l'âge ;
Mais trop heureux aussi qui créa son bocage !
Ces arbres, dont le temps prépare la beauté,
Il dit comme Cyrus : « C'est moi qui les plantai ».

Vous donc, si de vos plants vous êtes maître encore,
Craignez qu'avant le temps ils se pressent d'éclorre.
Tel qu'un peintre, arrêtant ses indiscrets pinceaux,
Long-temps dans sa pensée ébauche ses tableaux,
Ainsi de vos dessins méditez l'ordonnance,
Des sites, des aspects connoissez la puissance,
Et le charme des bois aux côteaux suspendus,
Et la pompe des bois dans la plaine étendus ;

Ainsi que les couleurs & les formes amies,
Connoissez les couleurs, les formes ennemies.
Le frêne aux longs rameaux dans les airs élancés,
Repousseroit le saule aux longs rameaux baissés.
Le verd du peuplier combat celui du chêne :
Mais l'art industrieux peut adoucir leur haine ;
Et de leur union médiateur heureux,
Un arbre mitoyen les concilie entr'eux.

Ainsi, par une teinte avec art assortie,
Vernet de deux couleurs éteint l'antipathie.

Connoissez donc l'emploi de ces différens verds,
Brillans ou sans éclat, plus foncés ou plus clairs.
C'est par ces tons changeans qu'au sein des payfages
Vous pouvez avec choix varier les ombrages,
Produire des effets tantôt doux, tantôt forts,
Des contrastes frappans, ou de moëlleux accords,

Observez-les sur-tout, lorsque la pâle automne,
Près de la voir flétrie, embellit sa couronne :
Que de variété, que de pompe & d'éclat!
Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.

Helas ! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun. Bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons :
De moment en moment la feuille sur la terre,
En tombant, interrompt le rêveur solitaire,
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature,
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse & de folie ;
Viens, je me livre à toi tendre mélancolie ;
Viens, non le front chargé des nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,

Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne :
Viens, le regard pensif, le front calme, & les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

Mais tandis que mon cœur nourrit ces rêveries,
D'arbustes, d'arbrisseaux mille races fleuries
M'appellent à leur tour. Venez, peuple enchanteur,
Vous êtes la nuance entre l'arbre & la fleur ;
De vos traits délicats venez orner la scène.
Oh! que si moins pressé du sujet qui m'entraîne,
Vers le but qui m'attend je ne hâtois mes pas,
Que j'aurois de plaisir à diriger vos bras !
Je vous reproduirois sous cent formes fécondes ;
Ma main sous vos berceaux feroit rouler les ondes ;
En dômes, en lambris j'unirois vos rameaux ;
Mollement enlacés autour de ces ormeaux,
Vos bras serpenteroient sur leur robuste écorce,
Enblême de la grace unie avec la force :
Jé fondrois vos couleurs, & du blanc le plus pur,
Du plus tendre incarnat jusqu'au plus sombre azur,
De l'œil raffiné variant les délices,
Vos panaches, vos fleurs, vos boules, vos calices,
A l'envi s'uniroient dans mes brillans travaux,
Et Van-Huysum lui-même envieroit mes tableaux.

Pour vous à qui le ciel prodigua leur richesse,
Ménagez avec art leur pompe enchanteresse :
Partagez aux saisons leurs brillantes faveurs ;
Que chacun apportant ses parfums, ses couleurs,

Reparoisse à son tour, & qu'au front de l'année
Sa guirlande de fleurs ne soit jamais fanée.

Ainsi votre jardin varie avec le temps :

Tout mois a ses bosquets, tout bosquet son printemps :

Printemps bientôt flétri ! toutefois votre adresse

Peut consoler encor de sa courte richesse.

Que par des soins prudens tous ces arbres plantés,

Quand ils seront sans fleurs, ne soient pas sans beautés.

Ainsi l'adroite Eglé prolongeant son empire,

Au déclin des beaux ans fait encor nous séduire.

Le ciel même malgré l'inclémence de l'air,

N'a pas de tous ses dons deshérité l'hiver.

Alors des vents jaloux déflant les outrages,

Plusieurs arbres encor retiennent leurs feuillages.

Voyez l'if, & le lierre, & le pin résineux,

Le houx luisant, armé de ses dards épineux,

Et du laurier divin l'immortelle verdure,

Dédommager la terre & venger la nature.

Voyez leurs fruits de pourpre & leurs glands de corail

Au verd de leurs rameaux mêler un vif émail.

Au milieu des champs nus leur parure m'enchante,

Et plus inespéré en paroît plus touchante.

De vos jardins d'hiver qu'ils ornent le séjour.

Là vous venez saisir les rayons d'un beau jour.

Là, l'oiseau, quand la terre ailleurs est dépouillée,

Vole, & s'égaie encor sous la verte feuillée,

Et trompé par les lieux ne connoît plus le temps,

Croit revoir les beaux jours & chante le printemps.

Ainsi ce doux réduit plaît sans être factice :

**Mais les jardins des rois avec plus d'artifice ,
Avec plus d'appareil triomphent des hivers.
J'en atteste , ô Monceaux , tes jardins toujours verts.
Là , des arbres absens les tiges imitées ,
Les magiques berceaux , les grottes enchantées ,
Tout vous charme à la fois. Là , bravant les saisons ,
La rose apprend à naître au milieu des glaçons ;
Et les temps , les climats vaincus par des prodiges ,
Semblent de la Féerie épuiser les prestiges.**

**Cependant la Féerie , & ses enchantemens
Ne sont pas des jardins les plus doux ornemens.
L'habitude bientôt a flétri vos bocages.
Souvent , quand l'étranger jouit de vos ombrages ,
Déjà leur possesseur languit sans intérêt.
N'est-il pas des moyens dont le charme secret
Vous rende leur beauté toujours plus attachante ?
Oh ! combien des Lapons l'usage heureux m'enchanter ?
Qu'ils savent bien tromper leurs hivers rigoureux ?
Nos superbes tilleuls , nos ormeaux vigoureux ,
De ces champs ennemis redoutent la froidure :
De quelques noirs sapins l'indigente verdure
Par intervalle à-peine y perce les frimats ;
Mais le moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats ,
Par des charmes plus doux à leurs regards fait plaire :
Planté pour un ami , pour un fils , pour un père ,
Pour un hôte , qui part emportant leurs regrets ,
Il en reçoit le nom , le nom cher à jamais.**

Vous, dont un ciel plus pur éclaire la patrie ;
 Vous pouvez imiter cette heureuse industrie :
 Elle animera tout. Vos arbres, vos bosquets
 Dès-lors ne seront plus ni déserts, ni muets ;
 Ils seront habités de souvenirs sans nombre,
 Et vos amis absens embelliront leur ombre.

Qui vous empêche encor, quand les bontés des dieux
 D'un enfant désiré comblent enfin vos vœux,
 De consacrer ce jour par les tiges naissantes
 D'un bocage, d'un bois ?... Mais tandis que tu chantes,
 Muse, quels cris dans l'air s'élancent à la fois ?
 Il est né l'héritier du sceptre de nos rois !
 Il est né ! Dans nos murs, dans nos camps, sur les ondes,
 Nos foudres triomphans l'annoncent aux deux mondes.
 Pour parer son berceau c'est trop peu que des fleurs ;
 Apportez les lauriers, les palmes des vainqueurs.
 Qu'à ses premiers regards brillent des jours de gloire ;
 Qu'il entende en naissant l'hymne de la victoire ;
 C'est la fête qu'on doit au pur sang de Bourbon.
 Et toi, par qui le ciel nous fit cet heureux don,
 Toi, qui, le plus beau nœud, la chaîne la plus chère
 Des Germains, des François, d'un époux & d'un frère,
 Les unis, comme on voit de deux pompeux ormeaux
 Une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux,
 Sœur, mère, épouse auguste ; enfin la destinée
 Joint au deuil du trépas les fruits de l'hyménée,
 Et mêlant dans tes yeux les larmes & les ris,
 Quand tu perds une mère, elle te donne un fils.

D'autres, dans les transports que ce beau jour inspire,
Animeront la toile, ou le marbre, ou la lyre;
Moi, l'humble ami des champs, j'irai dans ce séjour
Où Flore & les Zéphirs composent seuls ta cour,
J'irai dans Trianon : là, pour unique hommage,
Je consacre à ton fils des arbres de son âge,
Un bosquet de son nom. Ce simple monument,
Ces tiges, de tes bois le plus cher ornement,
Tes yeux les verront croître, & croissant avec elles,
Ton fils viendra chercher leurs ombres fraternelles.
Enfin vous jouissez, & le cœur & les yeux
Chérissent de vos bois l'abri délicieux.
Au plaisir voulez-vous joindre encore la gloire ?
Voulez-vous de votre art remporter la victoire ?
Déjà de nos jardins heureux décorateur,
Ajoutez à ces noms le nom de créateur.
Voyez comme en secret la nature fermenté ;
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente.
Et vous ne l'aidez pas ! Qui sait dans son trésor
Quels biens à l'industrie elle réserve encor ?
Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde
Il peut guider la sève ; à sa liqueur féconde
Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux.
Dans vos champs enrichis par des hymens nouveaux,
Des suc's vierges encor essayez le mélange ;
De leurs dons mutuels favorisez l'échange.
Combien d'arbres, de fruits, de plantes & de fleurs,
Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs !

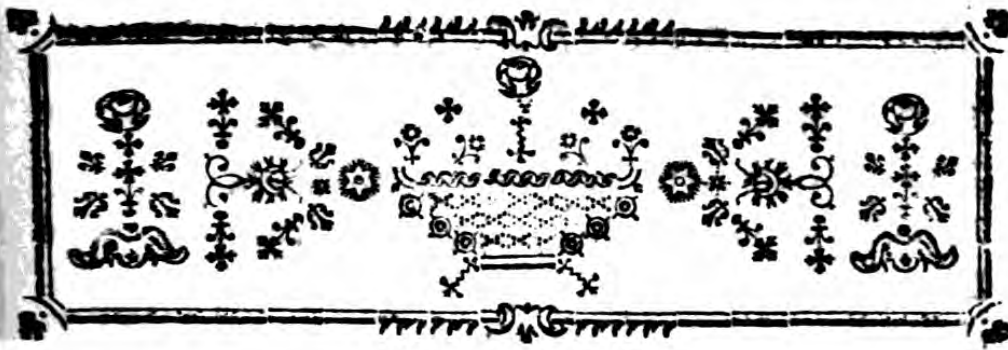
La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses.
 D'un triple diadème ainsi brillent les roses,
 De son panache ainsi l'œillet s'énorgueillit.
 Osez. Dieu fit le monde, & l'homme l'embellit.
 Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes,
 Combien sous d'autres cieus de richesses sont prêtes !
 Usurpez ces trésors. Ainsi le fier Romain,
 Et ravisseur plus juste, & vainqueur plus humain,
 Conquit des fruits nouveaux, porta dans l'Aufonie
 Le prunier de Damas, l'abricot d'Arménie,
 Le poirier des Gaulois, tant d'autres fruits divers.
 C'est ainsi qu'il falloit s'affervir l'univers.
 Quand Lucullus vainqueur triomphoit de l'Asie,
 L'airain, le marbre & l'or frappaient Rome éblouie ;
 Le sage dans la foule aimoit à voir ses mains
 Porter le cerisier en triomphe aux Romains.
 Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos pères
 En bataillons armés, sous des cieus plus prospères
 Aller chercher la vigne, & vouer à Bacchus
 Leurs étendards rougis du nectar des vaincus ?
 Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées,
 Rapportoient, en chantant, ces précieux trophées.
 De guirlandes de pampre ils couronnoient leurs fronts ;
 Le pampre sur leurs dards s'enlaçoit en festons.
 Tel revint triomphant le Dieu vainqueur du Gange.
 Les vallons, les côteaux célébroient la vendange ;
 Et par-tout où coula le nectar enchanté,
 Coururent le plaisir, l'audace & la gaieté.

Enfans de ces Gaulois, imitons nos ancêtres ;
Enlevons, disputons ces dépouilles champêtres.
Voyez dans ces jardins , fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignon, l'éloquent Malesherbes
Enrichir notre sol de cent tiges superbes.
Là, des plants rassemblés des bouts de l'univers,
De la cime des monts, de la rive des mers,
Des portes du couchant, de celles de l'aurore,
Ceux que l'ardent midi, que le nord voit éclore,
Les enfans du soleil, les enfans des frimats,
Me font, en un lieu seul, parcourir cent climats.
Je voyage, entouré de leur foule choisie,
D'Amérique en Europe, & d'Afrique en Asie.
Tous, parmi nos vieux plants charmés de se ranger,
Chérissent notre ciel, & l'heureux étranger,
Des bords qu'il a quittés reconnoissant l'ombrage,
Doute de son exil à leur touchante image,
Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.
Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.

Des champs d'O-Taïti, si chers à son enfance,
Où l'amour, sans pudeur, n'est pas sans innocence,
Ce sauvage ingénu dans nos murs transporté,
Regrettoit en son cœur sa douce liberté,
Et son île riante, & ses plaisirs faciles.
Ebloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,
Souvent il s'écrioit : « Rendez-moi mes forêts ».
Un jour, dans ces jardins où Louis à grands frais

De vingt climats divers en un seul lieu rassemble
Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,
Qui, changeant à la fois de saison & de lieu,
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu,
L'Indien parcouroit leurs tribus réunies,
Quand tout-à-coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans
Frappe ses yeux. Soudain, avec des cris perçans
Il s'élançe, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers. Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel qui le virent heureux,
Le fleuve qu'il fendoit de ses bras vigoureux,
La forêt dont ses traits perçoient l'hôte sauvage,
Ces bananiers chargés & de fruits & d'ombrage
Et le toit paternel, & les bois d'alentour,
Ces bois qui répondoient à ses doux chants d'amour,
Il croit les voir encore, & son ame attendrie,
Du moins pour un instant, retrouva sa patrie.

FIN DU SECOND CHANT.



LES JARDINS,

CHANT TROISIEME.

JE chantois les jardins, les vergers & les bois.
Quand le cri de Bellone a retenti trois fois.
A ces cris, arrachés des foyers de leurs pères,
Nos guerriers ont volé sur des mers étrangères,
Et Mars a de Venus déferté les bosquets.
Dieux des champs, Dieux amis de l'innocente paix,
Ne craignez rien ; Louis, au lieu de vous détruire,
Veut sur des bords lointains étendre votre empire ;
Il veut qu'un peuple ami, trop long-temps opprimé,
Recueille en paix le grain que ses mains ont sémé.
Et vous, jeunes guerriers qu'admire un autre monde,
Je ne puis vers York, sur les gouffres de l'onde
Suivre votre valeur, mais pour votre retour
Ma muse des jardins embellit le séjour.

Déjà j'ordonne aux fleurs de croître pour vos têtes ;
 Pour vous de myrtes verts des couronnes sont prêtes.
 Je prépare pour vous le murmure des eaux ,
 Les tapis des gazons , les abris des berceaux ,
 Où mollement assis , oubliant les alarmes ,
 Tranquilles vous direz la gloire de nos armes ,
 Tandis qu'entre la crainte & l'espoir suspendus.
 Vos enfans frémiront d'un danger qui n'est plus.

Achevons cependant d'orner ces frais asyles.
 Jadis dans nos jardins les sables infertiles ,
 Tristes , secs , & du jour réfléchissant les feux ,
 Importunoient les pieds & fatiguoient les yeux.
 Tout étoit nu , brûlant ; mais enfin l'Angleterre
 Nous apprit l'art d'orner & d'habiller la terre.
 Soignez donc ces gazons déployés sur son sein.
 Sans cesse l'arrosez ou la faux à la main ,
 Désaltérez leur soif , tondez leur chevelure.
 Que le roulant cylindre en foule la verdure.
 Que toujours bien choisis , bien unis , bien serrés ,
 De l'herbe usurpatrice avec soin délivrés
 Du plus tendre duvet ils gardent la finesse ;
 Et quelquefois enfin réparez leur vieillesse.
 Réservez route-fois aux lieux moins éloignés
 Ce luxe de verdure & ces gazons soignés.
 Du reste composez une riche pâture ,
 Et que vos seuls troupeaux en fassent la culture.
 Ainsi vous formerez des nourrissons nombreux ,
 Des engrais pour vos champs , des tableaux pour vos yeux.

Ne

Ne rougissez donc point , quoique l'orgueil engronde,
D'ouvrir vos parcs au bœuf , à la vache féconde ,
Qui ne dégrade plus ni vos parcs , ni mes vers.

Mais c'est peu de créer ces vastes tapis verts ;
Il en faut avec goût savoir choisir les formes.
Craignez par eux l'ennui des cadres uniformes.
En d'insipides ronds , ou d'ennuyeux quarrés ,
Je ne veux point les voir tristement resserrés.
Un air de liberté fait leur première grace.
Que tantôt dans les bois , dont l'ombre les embrasse ;
D'un air mystérieux ils aillent se cacher ,
Et que tantôt les bois les reviennent chercher.
Telle est d'un beau gazon la forme simple & pure.

Voulez-vous mieux l'orner ? Imitiez la nature.
Elle émaille les prés des plus riches couleurs.
Hâtez-vous ; vos jardins vous demandent des fleurs.
Fleurs charmantes ! par vous la nature est plus belle ;
Dans ses brillans tableaux l'art vous prend pour modèle,
Simples tributs du cœur , vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié , hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire ;
Le laurier vous permet de parer la victoire ;
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur.
L'autel même où de Dieu repose la grandeur ,
Se parfume au printemps de vos douces offrandes ,
Et la religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour ,
Filles de la rosée & de l'astre du jour ,

Venez donc de nos champs décorer le théâtre :

N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
 Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,
 J'aïlle de lits en lits, de parquets en parquets,
 De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
 Observer ses couleurs, épier leur nuance.

Je fais que dans Harlem plus d'un triste amateur
 Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
 Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
 D'une anémone unique adore la merveille,
 Ou, d'un rival heureux enviant le secret,
 Achette au poids de l'or les taches d'un œillet.
 Laissez-lui sa manie & son amour bizarre ;
 Qu'il possède en jaloux & jouisse en avare.

Sans obéir aux loix d'un art capricieux
 Fleurs, parure des champs & délices des yeux,
 De vos riches couleurs venez peindre la terre.
 Venez : mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
 Renfermer vos appas tristement relégués.
 Que vos heureux trésors soient par-tout prodigués.
 Tantôt de ces tapis émaillez la verdure ;
 Tantôt de ces sentiers égayez la bordure ;
 Formez-vous en bouquets ; entourez ces berceaux ;
 En Méandres brillans courez au bord des eaux,
 Ou tapissez ces murs, ou dans cette corbeille
 Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
 Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
 Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms ;

A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
 Mais qui peut refuser un hommage à la rose,
 La rose dont Venus compose ses bosquets,
 Le printemps sa guirlande, & l'Amour ses bosquets,
 Qu'Anacréon chanta, qui formoit avec grace
 Dans les jours de festin la couronne d'Horace ?

Mais ce riant sujet plaît trop à mes pinceaux,
 Destinés à tracer de plus mâles tableaux.
 O vous, dont je foulois les pelouses fleuries,
 Adieu, charmans bosquets, adieu, vertes prairies;
 Ces masses de rochers confusément épars
 Sur leur informe aspect appellent mes regards.

De nos jardins voués à la monotonie
 Leur sublime âpreté jadis étoit bannie.
 Depuis qu'enfin le peintre y prescrivant des loix,
 Sur l'arpenteur timide a repris tous ses droits,
 Nos jardins plus hardis de ces effets s'emparent.
 Mais de quelque beauté que ces masses les parent,
 Si le sol n'offre point ces blocs majestueux,
 De la nature en vain rival présomptueux,
 L'air en voudroit tenter une infidelle image.
 Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
 La nature se rit de ces rocs contrefaits,
 D'un travail impuissant avortons imparfaits.

Loin de ces froids essais qu'un vain effort étale,
 Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale,
 Whately, je te suis; viens, j'y monte avec toi.
 Que je m'y sens saisi d'un agréable effroi!

Tous ces rocs variant leurs gigantesques cimes,
 Vers le ciel élancés, roulés dans des abymes,
 L'un par l'autre appuyés, l'un sur l'autre étendus,
 Quelquefois dans les airs hardiment suspendus,
 Les uns taillés en tours, en arcades rustiques,
 Quelques-uns à travers leurs noirâtres portiques
 Du ciel dans le lointain laissant percer l'azur,
 Des sources, des ruisseaux le cours brillant & pur,
 Tout rappelle à l'esprit ces magiques retraites,
 Ces romanesques lieux qu'ont chanté les poètes.
 Heureux si ces grands traits embellissent vos champs !

Mais dans votre tableau leurs tons seroient tranchés
 C'est là, c'est pour dompter leur inculte énergie,
 Qu'il faut d'un enchanteur le charme & la magie.
 Cet enchanteur ; c'est l'art ; ces charmes, sont les bois.
 Il parle ; les rochers s'ombragent à sa voix,
 Et semblent s'applaudir de leur pompe étrangère.
 Mais en ornant ainsi leur sécheresse austère,
 Variez bien vos plans. Offrez aux spectateurs
 Des contrastes de tons, de formes, de couleurs.
 Que les plus beaux rochers sortent par intervalles.
 N'interrompez-vous point ces masses trop égales ?
 Cachez ou découvrez, variez à la fois
 Les bois par les rochers, les rochers par les bois.

N'avez-vous pas encor, pour former leur parure,
 Des arbuttes rampans l'errante chevelure ?
 J'aime à voir ces rameaux, ces souples rejettons,
 Sur leurs arides flancs serpenter en festons.

J'aime à voir leur front chauve & leur tête sauvage
Se coiffer de verdure, & s'entourer d'ombrage.
C'est peu, parmi ces rocs un vallon précieux,
Un terrain moins ingrat vient-il rire à vos yeux ?
Saisissez ce bienfait ; déployez à la vue
D'un sol favorisé la richesse imprévue.
C'est un contraste heureux ; c'est la stérilité
Qui cède un coin de terre à la fertilité.
Ainsi vous subjuguez leur âpre caractère.

Quoi donc ! faut-il toujours les orner pour vous plaire ?
Non ; l'art qui doit toujours en adoucir l'horreur,
Leur permet quelquefois d'inspirer la terreur.
Lui-même il les seconde. Au bord d'un précipice
D'une simple cabane il pose l'édifice :
Le précipice encore en paroît agrandi.
Tantôt d'un roc à l'autre il jette un pont hardi.
A leur terrible aspect je tremble, & de leur cime
L'imagination me suspend sur l'abîme.
Je songe à tous ces bruits du peuple répétés,
De voyageurs perdus, d'amans précipités ;
Vieux récits, qui, charmant la foule émerveillée,
Des crédules hameaux abrègent la veillée,
Et que l'effroi du lieu persuade un moment.

Mais de ces grands effets n'usez que sobrement.
Notre cœur dans les champs à ces rudes secouffes
Préfère un calme heureux, des émotions douces.
Moi-même, je le sens, de la cime des monts
J'ai besoin de descendre en mes rians vallons.

Je les ornai de fleurs, les couvris de bocages ;
 Il est temps que des eaux roulent sous leurs ombrages.
 Eh bien ! si vos sommets jadis tout dépouillés
 Sont, grace à mes leçons, richement habillés,
 O rochers ! ouvrez-moi vos sources souterraines,
 Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires fontaines,
 Venez, portez par-tout la vie & la fraîcheur.
 Ah ! qui peut remplacer votre aspect enchanteur ?
 De près il nous amuse, & de loin nous invite ;
 C'est le premier qu'on cherche, & le dernier qu'on quitte.
 Vous fécondez les champs, vous répétez les cieux ;
 Vous enchantez l'oreille & vous charmez les yeux.
 Venez : puissent mes vers, en suivant votre course,
 Couler plus abondans encor que votre source,
 Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux
 Doux comme votre bruit, & purs comme vos eaux !
 Et vous qui dirigez ces ondes bienfaitrices,
 Respectez leurs penchans & même leurs caprices.
 Dans la facilité de ses libres détours,
 Voyez l'eau de ses bords embrasser les contours,
 De quel droit osez-vous, captivant sa souplesse,
 De ses plis sinueux contraindre la mollesse ?
 Quel lui fait tout le marbre où vous l'emprisonnez ?
 Voyez-vous, les cheveux aux vents abandonnés,
 Sans contrainte, sans art, sans parure étrangère,
 Marcher, courir, bondir la folâtre bergère ?
 Sa grace est dans l'aisance & dans la liberté,
 Mais au fond d'un serail contemplez la beauté ;

En vain elle éblouit, vainement elle étale
 De ses atours captifs la pompe orientale ;
 Je ne fais quoi de triste, empreint dans tous ses traits,
 Décèle la contrainte & flétrit ses attraits.

Que l'eau conserve donc la liberté qu'elle aime,
 Ou changez en beauté son esclavage même.
 Ainsi malgré Morel, dont l'éloquente voix
 De la simple nature a sçu plaider les droits,
 J'aime ces jeux où l'onde en des canaux pressée
 Part, s'échappe & jaillit avec force élancée.
 A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux
 Fait sortir de la terre & lance jusqu'aux cieux,
 L'homme se dit : » C'est moi qui créai ces prodiges ». .
 L'homme admire son art dans ces brillans prestiges ;
 Qu'ils soient donc déployés chez les grands & les rois,
 Mais, je le dis encor ; loin le luxe bourgeois,
 Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,
 S'élève à-peine, & meurt à deux pieds du parterre.

C'est peu : tout doit répondre à ce riche ornement ;
 Que tout prenne à l'entour un air d'enchantement.
 Persuadez aux yeux que d'un coup de baguette
 Une Fée, en passant, s'est fait cette retraite.
 Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur.
 L'œil de son jet hardi mesure la hauteur ;
 Aux eaux qui sur les eaux retombent & bondissent,
 Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent ;
 Le gazon est plus verd, l'air plus frais, des oiseaux
 Le chant s'anime au bruit de la chute des eaux,

Et les bois inclinant leurs têtes arrosées,
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.

Plus simple, plus champêtre, & non moins belle aux yeux,
La cascade ornera de plus sauvages lieux.
De près est admirée, & de loin entendue
Cette eau toujours tombante & toujours suspendue.
Variée, imposante, elle anime à la fois
Les rochers, & la terre, & les eaux, & les bois.
Employez donc cet art; mais loin l'architecture
De ces tristes gradins, où tombant en mesure,
D'un mouvement égal, les flots précipités
Jusques dans leur fureur marchent à pas comptés.
La variété seule a le droit de vous plaire.

La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère.
Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux
L'eau se précipitant dans son lit tortueux
Court, tombe & rejaillit, retombe, écume & gronde.
Tantôt avec lenteur développant son onde,
Sans colère, sans bruit un ruisseau doux & pur
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.
L'œil aime à contempler ces frais amphitéâtres,
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,
Et le noir des rochers, & le verd des roseaux,
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.

Consultez-donc l'effet que votre art veut produire.
Et ces flots, toujours prompts à se laisser conduire,
Vont vous offrir, plus lents ou plus impétueux,
Des tableaux gais ou fiers, grands ou voluptueux.

Tableaux toujours puissans ! Eh ! qui n'a pas de l'onde
Éprouvé sur son cœur l'impression profonde ?
Toujours, soit qu'un courant vif & précipité
Sur des cailloux bondisse avec agilité,
Soit que sur le limon une rivière lente
Déroule en paix les plis de son onde indolente ;
Soit qu'à travers des rocs un torrent en courroux
Se brise avec fracas ; triste ou gai , vif ou doux ,
Leur cours excite , apaise , ou menace , ou caresse.
De Venus , nous dit-on , l'écharpe enchanteresse
Renfermoit les amours , & les tendres desirs ,
Et la joie , & l'espoir , précurseur des plaisirs.
Les eaux font ta ceinture , ô divine Cybèle !
Non moins impérieuse , elle renferme en elle
La gaieté , la tristesse , & le trouble & l'effroi.
Eh ! qui l'a mieux connu , l'a mieux senti que moi ?
Souvent, jem'en souviens, lorsque les chagrins sombres,
Que de la nuit encore avoient noirci les ombres,
Accabloient ma pensée & flétrissoient mes sens ,
Si d'un ruisseau voisin j'entendois les accens ,
J'allois , je visitois ses consolantes ondes.
Le murmure, le frais de ses eaux vagabondes
Suspendoient mes chagrins , endormoient ma douleur,
Et la sérénité renaissoit dans mon cœur,
Tant du doux bruit des eaux l'influence est puissante !
Pour prix de ce bienfait, toi, dont le cours m'enchanté
Ruisseau , permets que l'art , sans trop t'énorgueillir,
T'embellisse à nos yeux , si l'art peut t'embellir.

Un ruisseau siéroit mal dans une vaste plaine ;
Son lit n'y traceroit qu'une ligne incertaine.
Modestes, au grand jour se montrant à regret,
Ses flots veulent baigner un bocage secret.
Son cours orne les bois. Les bois font ses délices.
Là, je puis à loisir suivre tous ses caprices,
Son embarras charmant, sa pente ses replis,
Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis.
Tantôt dans un lit creux, qu'un noir taillis ombrage,
Cachant son ombre agreste & sa course sauvage,
Tantôt à plein canal présentant son miroir,
Je le vois sans l'entendre, ou l'entends sans le voir.
Là, ses flots amoureux vont embrasser des îles.
Plus loin, il se sépare en des ruisseaux agiles,
Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité,
Disputent de vitesse & de limpidité ;
Puis, rejoignant tous deux le lit qui les rassemble,
Murmurent enchantés de voyager ensemble.
Ainsi, toujours errant de détour en détour,
Muet, bruyant, paisible, inquiet tour-à-tour,
Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.
Mais vers ses bords rians la riviere m'appelle.
Dans un champ plus ouvert, noble & pompeux tableau,
Son onde moins modeste en larges nappes d'eau
Roule, des feux du jour au loin étincelante,
Elle laisse au ruisseau sa gaieté pétulante,
Et son inquiétude & ses plis tortueux.
Son lit, en longs courans, des vallons sinueux

Suivra les doux contours & la molle courbure.

Si le ruisseau des bois emprunte sa parure,
La rivière aime aussi que des arbres divers,
Les pâles peupliers, les saules demi-verds,
Ornent souvent son cours. Quelle source féconde
De scènes, d'accidens ! Là, j'aime à voir dans l'onde
Se renverser leur cime, & leurs feuillages verds
Trembler du mouvement & des eaux & des airs.

Ici, le flot bruni fuit sous leur voûte obscure.

Là, le jour par filets pénètre leur verdure.

Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,
Et tantôt leur racine embarrasse les flots.

Souvent d'un bord à l'autre étendant leur feuillage.

Ils semblent s'élancer & changer de rivage.

Ainsi l'arbre & les eaux se prêtent leur secours :

L'onde rajeunit l'arbre, & l'arbre orne son cours ;

Et tous deux ; s'alliant sous des formes sans nombre,

Font un échange aimable & de fraîcheur & d'ombre.

Sachez donc les unir ; ou si, dans de beaux lieux,
La nature sans vous fit cet hymen heureux,

Respectez-la. Malheur à qui feroit mieux qu'elle !

Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,

Tel est le simple asyle où, suspendant son cours,

Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,

En canaux ombragés la Seine se partage,

Et visite en secret la retraite d'un sage.

Ton art la seconda ; non cet art imposteur,

Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur.

Digne de voir , d'aimer , de sentir la nature ,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure
Qui rougit d'être nue & craint les ornemens.
Je crois voir le faux-goût gâter ces lieux charmans.
Ce moulin , dont le bruit nourrit la rêverie ,
N'est qu'un son importun , qu'une meule qui crie ;
On l'écarte. Ces bords doucement contournés ;
Par le fleuve lui-même en roulant façonnés ,
S'alignent tristement. Au lieu de la verdure
Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture ,
L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison ;
Le marbre fastueux outrage le gazon ,
Et des arbres tondus la famille captive
Sur ces saules vieilliss osé usurper la rive.
Barbares , arrêtez , & respectez ces lieux.
Et vous , fleuve charmant , vous , bois délicieux ,
Si j'ai peint vos beautés , si dès mon premier âge
Je me plus à chanter les prés , l'onde & l'ombrage ,
Beaux lieux , offrez long-temps à votre possesseur
L'image de la paix qui règne dans son cœur.

Autant que la rivière en sa molle souplesse
D'un rivage anguleux redoute la rudesse ,
Autant les bords aigus , les longs enfoncemens
Sont d'un lac étendu les plus beaux ornemens.
Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes ;
Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites profondes ;
Et qu'ainsi s'appellant d'un mutuel amour ,
Et la terre & les eaux se cherchent tour-à-tour.

Ces aspects variés amusent votre vue.

L'œil aime dans un lac une vaste étendue ,
Cependant offrez-lui quelques points de repos.
Si vous n'interrompez l'immensité des flots ,
Mes yeux sans intérêt glissent sur leur surface.
Ainsi , pour abréger leur insipide espace ,
Ou qu'un frais bâtiment , des chaleurs respecté ,
Se présente de loin dans les flots répété ,
Ou bien faites éclore une île de verdure.
Les îles sont des eaux la plus riche parure.
Ou relevez leurs bords , ou qu'en bouquets épars
Des masses d'arbres verts arrêtent vos regards.
Par un contraire effet si vous voulez l'étendre ,
Aux bords trop exhauffés ordonnez de descendre ;
Ou reculez vos bois , ou commandez que l'eau
Se perde en un bosquet , tourne au pied d'un coreau.
A travers ces rideaux où l'eau fuit & se plonge ,
L'imagination la fuit & la prolonge.
Ainsi votre œil jouit de ce qu'il ne voit pas ;
Ainsi le goût savant prête à tout des appas ,
Et des objets qu'il crée , & de ceux qu'il imite
Refferme , étend , découvre , ou cache la limite.

Or , maintenant que l'art dans ses jardins pompeux
Insulte à mes travaux , dans mes jardins heureux
Par-tout respire un air de liberté , de joie ;
La pelouse riante à son gré se déploie ;
Les bois indépendans relèvent leurs rameaux ;
Les fleurs bravent l'équerre , & l'arbre les ciseaux ;

L'onde chérit ses bords , la terre sa parure ;
 Tout est beau , simple & grand : c'est l'art de la nature.

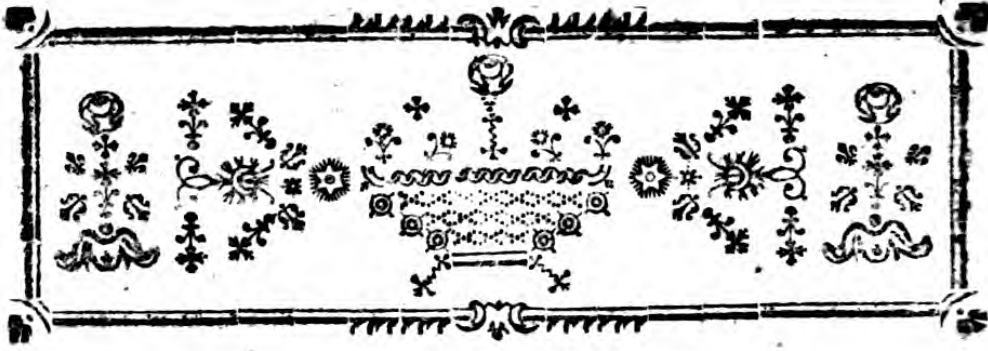
Cependant & ce fleuve & ces lacs sont déserts.
 Venez ; peuplons leur sein de citoyens divers.
 Plaçons-y ces oiseaux qui , d'une rame agile ,
 Navigateurs ailés , fendent l'onde docile.
 Au milieu d'eux s'éleve & nage avec fierté
 Le cygne au cou superbe , au plumage argenté ,
 Le cygne , à qui l'erreur prêta des chants aimables ,
 Et qui n'a pas besoin du mensonge des fables.

Pour animer les eaux , l'art encor n'a-t-il pas
 Le flottant appareil des voiles & des mâts ?
 Par la rame emportée , une barque légère
 Laisse à-peine , en fuyant , sa trace passagère :
 Zéphyre de la voile enfle les plis mouvans ,
 Et chaque banderole est le jouet des vents.

Et si nos vieux romans , ou la fable , ou l'histoire ,
 D'un ruisseau , d'une source ont consacré la gloire !
 De leur antique honneur ces flots énorgueillis ,
 Par d'heureux souvenirs sont assez embellis.
 Quel cœur , sans être ému , trouveroit Aréthuse ,
 Alphée , ou le Lignon : toi sur-tout , toi , Vaucluse ,
 Vaucluse , heureux séjour , que sans enchantement
 Ne peut voir nul poète , & sur-tout nul amant ?
 Dans ce cercle de monts , qui , recourbant leur chaîne ,
 Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine
 Sous la roche voûtée , antre mystérieux ,
 Où ta Nympe , échappant aux regards curieux ,

Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,
Combien j'aimois à voir ton eau, qui, toujours pure,
Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,
Tantôt en bouillonnant s'élève, & de ses bords
Versant parmi des rocs les vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin rejaillissantes,
Tombe & roule à grand bruit; puis, calmant son courroux.
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,
Et sous un ciel d'azur par vingt canaux féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde!

Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur.
Moins que Pétrarque & Laure intéressoient mon cœur.
La voilà donc, disois-je, oui, voilà cette rive
Que Pétrarque charmoit de sa lyre plaintive!
Ici Pétrarque à Laure exprimant son amour,
Voyoit naître trop tard, mourir trop tôt le jour.
Retrouverai-je encor sur ces rocs solitaires
De leurs chiffres unis les tendres caractères?
Une grotte écartée avoit frappé mes yeux:
Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux.
M'écriois-je! Un vieux tronc bordoit-il le rivage?
Laure avoit reposé sous son antique ombrage.
Je redemandois Laure à l'écho du vallon,
Et l'écho n'avoit point oublié ce doux nom.
Par-tout mes yeux cherchoient, voyoient Pétrarque &
Laure,
Et par eux ces beaux lieux s'embellissoient encore.



LES JARDINS,

CHANT QUATRIEME.

NON, je ne puis quitter le spectacle des champs.
Eh ! qui dédaigneroit ce sujet de mes chants ?
Il inspiroit Virgile, il séduisoit Homère.
Homère, qui d'Achille a chanté la colère,
Qui nous peint la terreur attelant ses coursiers,
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers,
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,
Se plaît à rappeler au milieu des batailles
Les bois, les prés, les champs; & de ces frais tableaux
Les riantes couleurs dél'assent ses pinceaux.
Et, lorsque pour Achille il prépare des armes,
S'il y grave d'abord les sièges, les alarmes,
Le vainqueur tout poudreux, le vaincu tout sanglant,
Sa main trace bientôt d'un burin consolant.

La vigne, les troupeaux, les bois, les pâturages.
Le héros se revêt de ces douces images,
Part, & porte à travers les affreux bataillons
L'innocente vendange, & les riches moissons.

Chantre divin, je laisse à tes muses altières
Le soin de diriger ces phalanges guerrières ;
Diriger les jardins est mon paisible emploi.
Déjà le sol docile a reconnu ma loi ;
Des gazons l'ont couvert, & de sa main vermeille
Flore sur leur tapis a versé sa corbeille.
Des bois ont couronné les rochers & les eaux.
Maintenant, pour jouir de ces brillans tableaux,
Dans ces champs découverts, sous des obscures voûtes
D'agréables sentiers vont me frayer des routes.
Des scènes à ma voix naîtront de toutes parts ;
Pour les orner enfin j'y conduirai les arts,
Et le ciseau divin, la noble architecture
Vont de ces lieux charmans achever la parure.

Les sentiers, de nos pas guides ingénieux,
Doivent, en les montrant, nous embellir ces lieux.
Dans vos jardins naissans je défends qu'on les trace,
Dans vos plants achevés l'œil choisit mieux leur place.
Vers les plus beaux aspects sachez les diriger.
Voyez, lorsque vous-même aux yeux de l'étranger
Vous montrez vos travaux, votre art avec adresse
Va chercher ce qui plaît, évite ce qui blesse,
Lui découvre en passant des sites enchantés,
Lui réserve au retour de nouvelles beautés,

De surprise en surprise & l'amuse, & l'entraîne;
 D'une scène qui fuit fait naître une autre scène,
 Et toujours remplissant ou piquant son desir,
 Souvent, pour l'augmenter, diffère son plaisir.
 Eh bien! que vos sentiers vous imitent vous-même.

Dans leurs formes encor fuyez tout vain système,
 Enfant du mauvais goût, par la mode adopté.
 La mode regne aux champs, ainsi qu'à la cité.
 Quand de leur symétrique & pompeuse ordonnance
 Les jardins d'Italie eurent charmé la France,
 Tout de cet art brillant fut prompt à s'éblouir:
 Pas un arbre au cordeau n'osa désobéir;
 Tout s'aligna. Par-tout en deux rangs étalées,
 S'allongèrent sans fin d'éternelles allées.
 Autre temps, autre goût. Enfin le parc Anglois
 D'une beauté plus libre avertit le François.
 Dès-lors on ne vit plus que lignes ondoyantes,
 Que sentiers tortueux, que routes tournoyantes.
 Lassé d'errer, en vain le terme est devant moi;
 Il faut encore errer, serpenter malgré soi,
 Et, maudissant vingt fois votre importune adresse,
 Suivre sans cesse un but qui recule sans cesse.
 Évitez ces excès; tout excès dure peu.
 De ces sentiers divers chaque genre a son lieu.
 L'un conduit aux aspects dont la grandeur frappante
 De loin fixe mes yeux & nourrit mon attente.
 L'autre m'égarera dans ces retraits secrets
 Qu'un art mystérieux semble voiler exprès.

Mais rendez naturel ce Dédale factice.
 Qu'il ait l'air du besoin, & non pas du caprice.
 Que divers accidens rencontrés dans son cours.
 Les bois, les eaux, le sol commandent ces détours.
 Dans leur forme j'exige une heureuse souplesse.
 Des longs alignemens si je hais la tristesse,
 Je hais bien plus encor le cours embarrassé
 D'un sentier qui, pareil à ce serpent blessé,
 En replis convulsifs sans cesse s'entrelace,
 De détours redoublés m'inquiète, me lasse,
 Et, sans variété, brusque & capricieux,
 Tourmente & le terrain, & mes pas, & mes yeux.

Il est des plis heureux, des courbes naturelles
 Dont les champs quelquefois vous offrent des modèles.
 La route de ces chars, la trace des troupeaux
 Qui d'un pas négligent regagnent les hameaux,
 La bergère indolente, & qui dans les prairies
 Semble suivre au hasard ses tendres rêveries,
 Vous enseignent ces plis mollement onduleux.
 Loin donc de vos sentiers ces contours anguleux.
 Sur-tout, quand vers le but un long détour vous mène,
 Songez que le plaisir doit racheter la peine,

Des Poètes fameux osez imiter l'art.
 Si leur muse en marchant se permet quelque écart,
 Ce détour me rit plus que le chemin lui-même.
 C'est Nifus défendant Euryale qu'il aime,
 C'est au tombeau d'Hector son Andromaque en pleurs.
 Qu'ainsi votre art m'égaré en de douces erreurs.

Des plus rians objets égayez le passage,
 Et qu'au terme arrivés votre art nous dédommage;
 Par d'aimables aspects, de riches ornemens,
 De ce vivant poème épisodes charmans.
 Ici vous m'offrirez des antres verts & sombres,
 Qu'habitent la fraîcheur, le silence & les ombres.
 L'imagination y devance les yeux.
 Plus loin, c'est un beau lac qui réfléchit les cieux,
 Tantôt dans le lointain confuse & fugitive,
 Se déploie une immense & noble perspective.
 Quelquefois un bosquet riant, mais recueilli,
 Par la nature & vous richement embelli,
 Plein d'ombres & de fleurs, & d'un luxe champêtre,
 Sembledire: » Arrêtez; où pouvez-vous mieux être? »
 Soudain la scène change: au lieu de la gaieté,
 C'est la mélancolie & la tranquillité;
 C'est le calme imposant des lieux où sont nourries
 La méditation, les longues rêveries.
 Là l'homme avec son cœur revient s'entretenir,
 Médite le présent, plonge dans l'avenir,
 Songe aux biens, songe aux maux épars dans sa carrière;
 Quelquefois, rejetant ses regards en arrière,
 Se plaît à distinguer dans le cercle des jours
 Ce peu d'instans, hélas! & si chers & si courts,
 Ces fleurs dans un désert, ces tems où le ramène
 Le regret du bonheur, & même de la peine.
 Craignez donc d'imiter ces froids décorateurs
 Qui ne veulent jamais que des objets flatteurs.

amais rien de hardi dans leurs froids paysages:
partout de frais berceaux & d'élégans bocages,
toujours des fleurs, toujours des festons; c'est toujours
du temple de Flore, ou celui des Amours.

leur gaieté monotone à la fin m'importune.

Mais vous, osez sortir de la route commune.

inventez, hasardez des contrastes heureux;

des effets opposés peuvent s'aider entr'eux.

Imitez **Le Pouffin**. Aux fêtes bocagères

Il nous peint des bergers & de jeunes bergères;

les bras entrelacés dansant sous des ormeaux,

Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots:

Et moi, je fus aussi pasteur dans l'Arcadie.

Ce tableau des plaisirs, du néant de la vie,

semble dire: » Mortels, hâtez-vous de jouir;

Jeux, danses & bergers, tout va s'évanouir ».

Et dans l'ame attendrie, à la vive alégresse

Succède par degrés une douce tristesse.

Imitez ces effets. Dans de rians tableaux

Ne craignez point d'offrir des urnes, des tombeaux;

D'offrir de vos douleurs le monument fidèle.

Eh! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle?

Loin d'un monde léger venez donc à vos pleurs,

Venez associer les bois, les eaux, les fleurs.

Tout devient un ami pour les ames sensibles;

Déjà, pour l'embrasser de leurs ombres paisibles

Se penchent sur la tombe, objet de vos regrets,

L'if, le sombre sapin; & toi, triste cyprès,

Fidèle ami des morts , protecteur de leur cendre ;
 Ta tige chère au cœur mélancolique & tendre ,
 Laisse la joie au myrte & la gloire au laurier ;
 Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant , du guerrier
 Je le fais ; mais ton deuil compâtit à nos peines.

Dans tous ces monumens point de recherches vaines.
 Pouvez-vous allier dans ces objets touchans
 L'art avec la douleur , le luxe avec les champs ?
 Sur-tout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice ,
 Ces urnes sans douleur , que plaça le caprice.
 Loin ces vains monumens d'un chien ou d'un oiseau,
 C'est profaner le deuil , insulter au tombeau.

Ah ! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre ,
 Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont se rendre
 Ceux qui , courbés pour vous sur des sillons ingrats ,
 Au sein de la misère espèrent le trépas.
 Rougiriez-vous d'orner leurs humbles sépultures ?
 Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures ,
 Sans doute. Depuis l'aube , où le coq matinal
 Des rustiques travaux leur donne le signal.
 Jusques à la veillée , où leur jeune famille
 Environne avec eux le sarment qui pétille ,
 Dans les mêmes travaux roulent en/ paix leurs jours.
 Des guerres , des traités n'en marquent point le cours.
 Naître , souffrir , mourir , c'est toute leur histoire.
 Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire.
 Quel homme vers la vie , au moment du départ ,
 Ne se tourne , & ne jette un triste & long regard ,

A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme,
Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme ?
Pour consoler leur vie honorez donc leur mort.
Celui qui de son rang faisant rougir le sort ;
Servit son Dieu , son Roi , son pays , sa famille ,
Qui grava la pudeur sur le front de sa fille :
D'une pierre moins brute honorez son tombeau ;
Tracez-y ses vertus & les pleurs du hameau ;
Qu'on y lise : *Ci gît le bon fils , le bon père ,
Le bon époux.* Souvent un charme involontaire
Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.
Et toi qui vins chanter sous ces arbres pieux ,
Avant de les quitter , Muse , que ta guirlande
Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.
Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté ;
Que leur Muse , toujours ivre de volupté ,
Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête ,
Qu'avec ses chants de joie & ses habits de fête ;
Toi , tu dis au tombeau des chants consolateurs ,
Et ta main la première y jetta quelques fleurs.

Revenons , il est temps , sous de plus gais ombrages
L'architecture encore au fond de ces bocages
M'attend , pour les orner d'édifices charmans.
Ce ne sont plus du deuil les tristes monumens ;
Ce sont d'heureux réduits , qui parmi la verdure
Offrent sous mille aspects leur riante parure.
Mais j'en permets l'usage , & j'en proscriis l'abus ;
Bannissez des jardins tout cet amas confus

D'édifices divers , prodigués par la mode ,
 Obélisque , rotonde , & kiosk , & pagode ,
 Ces bâtimens Romains , Grecs , Arabes , Chinois ,
 Chaos d'architecture , & sans but & sans choix ,
 Dont la profusion stérilement féconde
 Enferme en un jardin les quatre parts du monde.

N'y cherchez pas non plus un oisif ornement ,
 Et sous l'utilité déguisez l'agrément.

La ferme , le trésor , le plaisir de son maître ,
 Réclamera d'abord sa parure champêtre.

Que l'orgueilleux château ne la dédaigne pas ?

Il lui doit sa richesse ; & ses simples appas

L'emportent sur son luxe , autant que l'art d'Armide

Cède au souris naïf d'une vierge timide.

La ferme ! A ce seul nom les moissons , les vergers ,

Le règne pastoral , les doux soins des bergers ,

Ces biens de l'âge d'or , dont l'image chérie

Plut tant à mon enfance , âge d'or de la vie ,

Réveillent dans mon cœur mille regrets touchans ;

Venez : de vos oïseaux j'entends déjà les chants ;

J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance ;

Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.

Ornez donc ce séjour. Mais , absurde à grands frais ,

N'allez pas ériger une ferme en palais.

Élégante à la fois & simple dans son style ,

La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idyle.

Ah ! par les dieux des champs , que le luxe effronté

De ce modeste lieu soit toujours rejeté.

N'allez pas déguiser vos preffoirs & vos granges.
Je veux voir l'appareil des moissons , des vendanges.
Que le crible , le van où le froment doré
Bondit avec la paille & retombe épuré ,
La herse , les traîneaux , tout l'attirail champêtre
Sans honte à mes regards osent ici paroître.
Sur-tout , des animaux que le tableau mouvant
Au-dedans , au-dehors lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile ,
La grace inanimée & la pompe immobile :
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs , sous ces toits.
Que d'oiseaux différens & d'instinct & de voix ,
Habitans sous l'ardoise , ou la tuile , ou le chaume ,
Famille , nation , république , royaume ,
M'occupent de leurs mœurs , m'amusent de leurs jeux !
A leur tête est le coq , père , amant , chef heureux ,
Qui , roi sans tyrannie , & sultan sans mollesse ,
A son ferrail ailé prodiguant sa tendresse ,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté ,
Commande avec douceur , caresse avec fierté ,
Et fait pour les plaisirs , & l'empire , & la gloire ,
Aime , combat ; triomphe , & chante sa victoire.
Vous aimerez à voir leurs jeux & leurs combats ,
Leurs haines , leurs amours , & jusqu'à leurs repas.
La corbeille à la main , la sage ménagere
A-peine a reparu ; la nation légère
Du sommet de ses tours , du penchant de ses toits
En tourbillons bruyans descend toute à la fois :

La foule avide en cercle autour d'elle se presse ;
 D'autres , toujours chassés & revenant sans cesse ,
 Assiègent la corbeille , & jusques dans la main ,
 Parasites hardis , viennent ravir le grain.

Soignez donc , protégez ce peuple domestique.
 Que leur logis soit sain , & non pas magnifique.
 Que lui soit des réduits richement décorés ,
 Le marbre des bassins , les grillages dorés ?
 Un seul grain de millet leur plairoit davantage.
 La Fontaine l'a dit. O véritable sage !
 La Fontaine , c'est toi qu'il faudroit en ces lieux ;
 Chantre heureux de l'instinct , ils t'inspireroient mieux
 Le paon , fier d'étaler l'iris qui le décore ,
 Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore ,
 Pourroient à nos dépens égayer ton pinceau.
 Là , de tes deux pigeons tu verrois le tableau ,
 Et deux coqs amoureux à la discorde en proie ,
 Te feroient dire encore : Amour , tu perdis Troie » !
 Ainsi nous plaît la ferme & son air animé.

Dans cet autre réduit , quel peuple renfermé
 De ses cris inconnus a frappé mes oreilles !
 Là , sont des animaux , étrangères merveilles.
 Là , dans un doux exil vivant emprisonnés
 Quadrupèdes , oiseaux , l'un de l'autre étonnés.
 N'allez point rechercher les espèces bizarres.
 Préférez les plus beaux , & non pas les plus rares.
 Offrez-nous ces oiseaux qui , nés sous d'autres cieux ,
 Favoris du soleil , brillent de tous ses feux ,

L'or pourpré du faisan , l'émail de la pintade,
Logez plus richement ces oiseaux de parade ;
Eux-mêmes font un luxe , & puisque leur beauté
Rachette à vos regards leur inutilité ,
De ces captifs brillans que les prisons soient belles
Sur-tout , ne m'offrez point ces animaux rebelles ,
De qui l'orgueil s'indigne , & languit dans nos fers,
Eh ! quel œil sans regret peut voir le roi des airs ,
L'aigle , qui se jouoit au milieu de l'orage ,
Oublier aujourd'hui dans une indigne cage
La fierté de son vol , & l'éclair de ses yeux ?
Rendez-lui le soleil & la voûte des cieux :
Un être dégradé ne peut jamais nous plaire.

Mais tandis qu'étalant leur parure étrangère ,
Ces hôtes différens semblent briguer mon choix ,
Mon odorat charmé m'appelle sous ces toits
Où , de même exilés & ravis à leur terre ,
D'étrangers végétaux habitent sous le verre.
Entourez d'un air doux ces frêles nourrissons.
Mais vainqueurs des climats , respectez les saisons ;
Ne forcez point d'éclorre , au sein de la froidure ,
Des biens qu'à d'autres temps destinoit la nature.
Laissez aux lieux flétris par des hivers constans
Ces fruits d'un faux été , ces fleurs d'un faux printemps.
Et lorsque le soleil va mûrir vos richesses ,
Sans forcer ses présens , attendez ses largesses.
Mais j'aime à voir ces toits , ces abris transparens
Recéler des climats les tributs différens ,

Cet asyle enhardit le jasmin d'Ibérie,
 La pervenche frileuse oublier sa patrie,
 Et le jaune ananas par ces chaleurs trompé
 Vous livrer de son fruit le trésor usurpé.
 Motivez donc toujours vos divers édifices,
 Des animaux, des fleurs agréables hospices.
 Combien d'autres encore, adoptés par les lieux,
 Approuvés par le goût, peuvent charmer nos yeux ?
 Sous ces faules que baigne une onde salutaire,
 Je placerois du bain l'asyle solitaire.
 Plus loin, une cabane où règne la fraîcheur
 Offerroit les filets & la ligne au pêcheur.
 Vous voyez de ce bois la douce solitude ;
 J'y consacre un asyle aux Muses, à l'étude.
 Dans ce majestueux & long enfoncement
 J'ordonne un obélisque, auguste monument.
 Il s'élève, & j'écris sur la pierre attendrie :
A nos braves Marins, mourans pour la Patrie.
 Ainsi vos bâtimens, vos asyles divers
 Ne seront point oisifs, ne seront point déserts.
 Au site assortissez leur figure, leur masse.
 Que chacun avec goût établi dans sa place,
 Jamais trop resserré, jamais trop étendu,
 N'éclipse point la scène, & n'y soit point perdu.
 Sachez ce qui convient ou nuit au caractère.
 Un réduit écarté dans un lieu solitaire
 Peint mieux la solitude encor & l'abandon.
 Montrez-vous donc fidèle à chaque expression.

N'allez pas au grand jour offrir un hermitage.
Ne cachez point un temple au fond d'un bois sauvage ;
Un temple veut paroître au penchant d'un côteau.
Son site aérien répand dans le tableau
L'éclat, la majesté, le mouvement, la vie.
Je crois voir un aspect de la belle Ausonie.
Telle est des bâtimens la grace & la beauté.

Mais de ces monumens la brillante gaieté,
Et leur luxe moderne, & leur fraîche jeunesse,
Des antiques débris valent-ils la vieilleffe ?
L'aspect défordonné de ces grands corps épars,
Leur forme pittoresque attache les regards.
Par eux le cours des ans est marqué sur la terre.
Détruits par les volcans, ou l'orage ou la guerre,
Ils instruisent toujours, consolent quelquefois.
Ces masses qui du tems sentent aussi le poids,
Enseignent à céder à ce commun ravage,
A pardonner au fort. Telle jadis Carthage
Vit sur ses murs détruits Marius malheureux,
Et ces deux grands débris se consoloient entr'eux.
Liez donc à vos plants ces vénérables restes.
Et toi, qui m'égarant dans ces sites agrestes,
Bien loin des lieux frayés, des vulgaires chemins,
Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins,
O sœur de la Peinture, aimable Poésie,
A ces vieux monumens viens redonner la vie :
Viens présenter au goût ces riches accidens,
Que de ses lentes mains a dessinés le temps.

Tantôt, c'est une antique & modeste chapelle,
 Saint asyle, où jadis dans la saison nouvelle,
 Vierges, femmes, enfans, sur un rustique autel
 Venoient pour les moissons implorer l'Éternel.
 Un long respect consacre encore ces ruines.
 Tantôt, c'est un vieux fort, qui du haut des collines,
 Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
 Portoit jusques au ciel l'orgueil de ses crenaux ;
 Qui, dans ces temps affreux de discorde & d'alarmes,
 Vit les grands coups de lance & les nobles faits d'armes
 De nos preux Chevaliers, des Baiards, des Henris ;
 Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris,
 Ces débris, cette mâle & triste architecture,
 Qu'environne une fraîche & riante verdure,
 Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours,
 Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours,
 Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières,
 Et l'enfant qui se joue où combattoient ses pères,
 Saisissez ce contraste, & déployez aux yeux
 Ce tableau doux & fier, champêtre & belliqueux.

Plus loin, une abbaye antique, abandonnée,
 Tout-à-coup s'offre aux yeux de bois environnée.
 Quel silence ! C'est là qu'amante du désert
 La méditation avec plaisir se perd
 Sous ces portiques saints, où des vierges austères,
 Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires
 Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
 Pâles, veilloient, brûloient, se consumoient pour Dieu.

Le saint recueillement, la paisible innocence
Semble encor de ces lieux habiter le silence.
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usés par la prière,
Ces noirs vitraux, ce sombre & profond sanctuaire
Où peut-être des cœurs en secret malheureux
A l'inflexible autel se plaignoient de leurs nœuds,
Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes,
A la religion déroboient quelques larmes ;
Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré.
Là, dans la solitude en rêvant égaré,
Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour sombre,
D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.
Mettez donc à profit ces restes précieux,
Augustes ou touchans, profanes ou pieux.
Mais loin ces monumens dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte,
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, & cette tour gothique,
Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique,
Artifice à la fois impuissant & grossier.
Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
Qui jouant la vieilleffe & ridant son visage,
Perd, sans paroître vieux, les graces du jeune âge.
Mais un débris réel intéresse mes yeux.
Jadis contemporain de nos simples aïeux,

J'aime à l'interroger , je me plais à le croire :
 Des peuples & des temps il me reedit l'histoire.
 Plus ces temps sont fameux , plus ces peuples sont grands ,
 Et plus j'admurerai ces restes imposans.
 O champs de l'Italie ! ô campagne de Rome ,
 Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme !
 C'est là que des débris fameux par de grands noms ,
 Pleins de grands souvenirs & de hautes leçons ,
 Vous offrent ces aspects , trésors des payfages.
 Voyez de toutes parts comment le cours des âges
 Dispersant , déchirant de précieux lambeaux ,
 Jettant temple sur temple , & tombeaux sur tombeaux ,
 De Rome étale au loin la ruine immortelle ;
 Ces portiques , ces arcs , où la pierre fidelle
 Garde du peuple-roi les exploits éclatans ;
 Leur masse indestructible a fatigué le temps.
 Des fleuves suspendus ici mugissoit l'onde ;
 Sous ces portes passaient les dépouilles du monde ;
 Par-tout confusément dans la poussière épars ,
 Les thermes , les palais , les tombeaux des Césars ,
 Tandis que de Virgile , & d'Ovide , & d'Horace ,
 La douce illusion nous montre encor la trace.
 Heureux , cent fois heureux l'artiste des jardins ,
 Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins !
 Déjà la main du temps fourdement le seconde ;
 Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde
 La nature se plaît à reprendre ses droits.
 Au lieu même ou Pompée , heureux vainqueur des Rois
 Étalait ,

Étoit tant de faste , ainsi qu'aux jours d'Évandre ,
La flûte des bergers revient se faire entendre.
Voyez rire ces champs au laboureur rendus ,
Sur ces combles tremblans ces chevreaux suspendus ;
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe ,
L'humble ronce embrassant la colonne superbe ;
Ces forêts d'arbrisseaux , de plantes , de buissons ,
Montant , tombant en grappe , en touffes , en festons ;
Par le souffle des vents semés sur ces ruines ,
Le figuier , l'olivier , de leurs foibles racines
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains ;
Et la vigne flexible , & le lierre aux cent mains ,
Autour de ces débris rampant avec souplesse ,
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.
Que si vous n'avez pas ces restes renommés ,
N'avez-vous pas du moins ces bronzes animés ,
Et ces marbres vivans , déités des vieux âges ,
Où l'art seul fut divin & força les hommages ?
Je fais qu'un goût sévère a voulu des jardins
Exiler tous ces dieux des Grecs & des Romains.
Et pourquoi ? Dans Athène & dans Rome nourrie ,
Notre enfance a connu leur rianté Féerie.
Ces dieux n'étoient-ils pas laboureurs & bergers ?
Pourquoi donc leur fermer vos bois & vos vergers ?
Sans Pomone , vos fruits oseront-ils éclore ?
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore ?
Ah ! que ces dieux toujours enchantent nos regards !
L'idolâtrie encore est le culte des arts.

Mais que l'art soit parfait ; loin des jardins qu'on *chasse*
 Ces dieux sans majesté, ces déesses sans grâce.
 A chaque déité choisissez son vrai lieu.
 Qu'un dieu n'usurpe pas les droits d'un autre dieu.
 Laissez Pan dans les bois. D'où vient que ces Naïades,
 Que ces Tritons à sec se mêlent aux Dryades ?
 Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux,
 Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux ?
 Otez-moi ces lions & ces tigres sauvages :
 Ces monstres me font peur, même dans leurs images ;
 Et ces tristes Césars, cent fois plus monstres qu'eux,
 Aux portes des bosquets sentinelles affreux,
 Qui tout hideux encor de soupçons & de crimes,
 Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes,
 De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour ?
 Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour.
 En des lieux consacrés à leur apothéose,
 Créez un Élysée où leur ombre repose.
 Loin des profanes yeux, dans des vallons couverts
 De lauriers odorans, de myrtes toujours verts,
 En marbre de Paros offrez-nous leurs images.
 Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,
 Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux,
 Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux.
 Leur tranquille beauté, sous ce dais de verdure
 De ces marbres chéris la blancheur tendre & pure,
 Ces grands hommes, leur calme & simple majesté,
 Cette eau silencieuse, image du Léthé,

Qui semble pour leurs cœurs exempts d'inquiétude
Rouler l'oubli des maux & de l'ingratitude,
Ces bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,
Tout des mânes heureux y respire la paix.
Vous donc, n'y consacrez que des vertus tranquilles.
Loin tous ces conquérans en ravages fertiles :
Comme il troubloient le monde, ils troubleroient ces lieux ;
Placez-y les amis des hommes & des dieux,
Ceux qui par des bienfaits vivent dans la mémoire,
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire.
Montrez-y Fénelon à notre œil attendri ;
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.
Donnez des fleurs, donnez ; j'en couvrirai ces sages
Qui, dans un noble exil, sur des lointains rivages
Cherchoient ou répandoient les arts consolateurs ;
Toi sur-tout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,
Unis par les regrets la France & l'Angleterre ;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçoit jadis, Triptolème nouveau,
Apportoï le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expioï la furie.
Ta voile en arrivant leur annonçoit la paix,
Et ta voile en partant leur laissoit des bienfaits.
Reçois donc ce tribu d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnoissance ?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.
Imitons notre Roi, digne d'être le sien.

Hélas ! de quoi lui sert que deux fois son audace
 Ait vu des cieux brûlans , fendu des mers de glace ;
 Que des peuples , des vents , des ondes révére ,
 Seul sur les vastes mers son vaisseau fut sacré ;
 Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages ?
 L'ami du monde , hélas ! meurt en proie aux sauvages .

Vous qui pleurez sa mort , fiers enfans d'Albion ,
 Imiter , il est temps , sa noble ambition ,
 Pourquoi dans vos égaux cherchez-vous des esclaves ;
 Portez leur des bienfaits & non pas des entraves .
 Le front ceint de lauriers cueillis par les François ,
 La victoire aujourd'hui sollicite la paix .

Descends , aimable paix , si long-temps attendue ,
 Descends ; que ta présence à l'univers rendue ,
 Embellisse les lieux qu'ont célébrés mes vers ;
 Viens ; forme un peuple heureux de cent peuples divers ,
 Rends l'abondance aux champs , rends le commerce aux
 ondes

Et la vie aux beaux arts , & le calme aux deux mondes .

F I N.

NOTES

DU PREMIER CHANT

DU POÈME DES JARDINS.



(PAGE 12, vers 8.)

Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.

Le lecteur ne me saura peut-être pas mauvais gré de rapporter ici l'esquisse rapide que Virgile a tracée des jardins, qu'il regrette de ne pouvoir chanter.

Si mon vaisseau, long-temps égaré loin du bord,

Ne se hâtoit enfin de regagner le port,

Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore.

Le narcisse en mes vers s'empresseroit d'éclorre ;

Les roses m'ouvriraient leurs calices brillans ;

Le tortueux concombre arrondiroit ses flancs.

Du persil toujours verd, des pâles chicorées

Ma muse abreuveroit les tiges altérées.

Je courberois le lierre & l'acanthé en berceaux,

Et du myrte amoureux j'ombragerois les eaux.

On voit que cette composition de jardin est très-simple & très-naturelle. On y trouve mêlés l'utile & l'agréable. C'est à la fois le verger, le potager & le parterre. Mais c'est-là le jardin d'un habitant

ordinaire des champs , tel qu'un sage , avec des goûts simples , voudroit l'orner , le cultiver lui-même ; tel que l'aimable poète qui le décrit , eût aimé à l'embellir. Il n'a pas prétendu parler des fameux jardins que le luxe des vainqueurs du monde , des Lucullus , des Crassus , des Pompées & des Césars , avoit remplis des richesses de l'Asie & des dépouilles de l'univers.

(Page 12 , vers 19.)

Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique
Décoroit un verger.

C'est un monument précieux de l'antiquité & de l'histoire des jardins , que la description que fait Homère de celui d'Alcinoüs. On voit qu'elle tient de près à la naissance de l'art ; que tout son luxe consiste dans l'ordre & la symmétrie , dans la richesse du sol & dans la fertilité des arbres , dans les deux fontaines dont il est orné : & tous ceux qui voudroient un jardin pour en jouir ; & non pour le montrer , n'en demanderoient pas d'autre.

(Page 12 , vers 20.)

D'un art plus magnifique
Babylone éleva des jardins dans les airs.

Ces jardins suspendus existoient encore en partie seize siècles après leur création , & firent l'étonnement d'Alexandre , à son entrée dans Babylone.

(Ibid. vers 21.)

Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
 Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire
 Alloient calmer leur foudre & reposer leur gloire.

Il existe un monument très-précieux du goût & de la forme des jardins Romains, dans une lettre de Pline le Jeune, & je crois faire plaisir au lecteur en la rapportant ici. On verra qu'on y connoissoit déjà l'art de tailler les arbres, & de leur donner différentes figures de vases ou d'animaux ; que l'architecture & le luxe des édifices étoient un des principaux ornemens de leur parcs ; mais que tous avoient un objet d'utilité : ce qu'on a trop oublié dans les jardins modernes.

» La maison, quoique bâtie au bas de la colline,
 » a la même vue que si elle étoit placée au sommet.
 » Cette colline s'élève par une pente si douce, que
 » l'on s'apperçoit que l'on est monté, sans avoir
 » senti que l'on montoit. Derrière la maison est
 » l'Appennin, mais assez éloigné. Dans les jours les
 » plus calmes & les plus sereins, elle en reçoit des
 » haleines de vent, qui n'ont plus rien de violent
 » & d'impétueux, pour avoir perdu toute leur force
 » en chemin. Son exposition est presque entièrement
 » au midi, & semble inviter le soleil, en été vers
 » le milieu du jour, en hiver un peu plutôt, à venir
 » dans une galerie fort large, & longue à proportion.

» La maison est composée de plusieurs pavillons.
» L'entrée est à la manière des anciens. Au-devant
» de la galerie on voit un parterre , dont les diffé-
» rentes figures sont tracées avec du buis. Ensuite est
» un lit de gazon peu élevé, & autour duquel le buis
» représente plusieurs animaux qui se regardent. Plus
» bas, est une pièce couverte d'acanthés, si doux &
» si tendres sous les pieds, qu'on ne les sent presque
» pas. Cette pièce est enfermée dans une promenade
» environnée d'arbres, qui, pressés les uns contre
» les autres, & diversement taillés, forment une
» palissade. Auprès est une allée tournante en forme
» de cirque, au-dedans de laquelle on trouve du buis
» taillé de différentes façons, & des arbres que l'on
» a soin de tenir bas. Tout cela est fermé de murailles
» sèches, qu'un buis étagé couvre & cache à la vue.
» De l'autre côté, est une prairie qui ne plaît guères
» moins par ses beautés naturelles, que toutes les
» choses dont je viens de parler, par les beautés
» qu'elles empruntent de l'art. Ensuite sont des pièces
» brutes, des prairies & des arbrisseaux. Au bout
» de la galerie est une salle à manger, dont la porte
» donne sur l'extrémité du parterre, & les fenêtres
» sur les prairies & sur une grande partie des pièces
» brutes. Par ces fenêtres, on voit de côté le par-
» terre, & ce qui de la maison même s'avance en
» faillie, avec le haut des arbres du manège. De
» l'un des côtés de la galerie & vers le milieu, on entre

» dans un appartement qui environne une petite cour
» ombragée de quatre planes, au milieu desquels est
» un bassin de marbre, d'où l'eau qui se dérobe,
» entretient, par un doux épanchement, la fraîcheur
» des planes & des plantes qui sont au-dessous.
» Dans cet appartement, est une chambre à coucher.
» La voix, le bruit, ni le jour n'y pénètrent point :
» elle est accompagnée d'une salle où l'on mange
» d'ordinaire, & quand on veut être en particulier
» avec ses amis. Une autre galerie donne sur cette
» petite cour & a toutes les mêmes vues que la galerie
» que je viens de décrire. Il y a encor une chambre,
» qui, pour être proche de l'un des planes, jouit tous
» jours de la verdure & de l'ombre. Elle est revêtue
» de marbre tout autour à hauteur d'appui; & au défaut
» du marbre, est une peinture qui représente des feuilles
» & des oiseaux sur des branches, mais si délicatement,
» qu'elle ne cède point à la beauté du marbre même.
» Au-dessous est une petite fontaine qui tombe dans un bassin,
» d'où l'eau, en s'écoulant par plusieurs petits tuyaux,
» forme un agréable murmure. D'un coin de la galerie, on passe dans
» une grande chambre, qui est vis-à-vis la salle à manger :
» elle a ses fenêtres d'un côté sur le parterre, de l'autre sur la prairie;
» & immédiatement au-dessous de ces fenêtres, est une pièce d'eau qui
» réjouit également les yeux & les oreilles : car l'eau, en y tombant
» de haut dans un grand bassin de marbre, paroît toute écumante, & forme je ne sais

» quel bruit qui fait plaisir. Cette chambre est fort
» chaude en hiver, parce que le soleil y donne de
» toutes parts. Tout auprès est un poële, qui sup-
» plée à la chaleur du soleil, quand les nuages le
» cachent. De l'autre côté est une salle où l'on se
» deshabile pour prendre le bain. Elle est grande &
» fort gaie. Près de là, on trouve la salle du bain
» d'eau froide, où est une baignoire très-spacieuse
» & assez sombre. Si vous voulez vous baigner plus
» au large & plus chaudement, il y a dans la cour
» un bain, & tout auprès un puits, d'où l'on peut
» avoir de l'eau froide quand la chaleur incommode.
» A côté de la salle du bain froid, est celle du bain
» tiède, que le soleil échauffe beaucoup, mais moins
» que celle du bain chaud, parceque celle-ci sort en
» saillie. On descend dans cette dernière salle par
» trois escaliers, dont deux sont exposés au grand
» soleil; le troisième en est plus éloigné, & n'est
» pourtant pas plus obscur. Au-dessus de la chambre
» où l'on quitte ses habits pour le bain, est un jeu
» de paume, où l'on peut prendre différentes sortes
» d'exercices, & qui pour cela est partagé en plu-
» sieurs réduits. Non loin du bain, est un escalier
» qui conduit dans une galerie fermée, & auparavant
» dans trois appartemens, dont l'un voit sur la
» petite cour ombragée de planes, l'autre sur la
» prairie, le troisième sur des vignes; en sorte
» que son exposition est aussi différente que ses vues.
» A l'extrémité de la galerie fermée, est une chambre

» prise dans la galerie même, & qui regarde le manège,
» les villes, les montagnes. Près de cette chambre, en
» est une autre fort exposée au soleil, sur-tout pen-
» dant l'hiver. De-là, on entre dans un appartement
» qui joint le manège à la maison. Voilà la façade
» & son aspect. A l'un des côtés, qui regarde le midi,
» s'élève une galerie fermée, d'où l'on ne voit pas
» seulement les vignes, mais d'où l'on croit les tou-
» cher. Au milieu de cette galerie, on trouve une
» salle à manger, où les vents qui viennent de l'Ap-
» pennin, répandent un air fort sain. Elle a vue par
» de très-grandes fenêtres sur les vignes, & encore
» sur les mêmes vignes, par deux portes à deux
» battans, d'où l'œil traverse la galerie. Du côté
» où cette salle n'a point de fenêtres, est un es-
» calier dérobé, par où l'on sert à manger. A l'ex-
» trémité, est une chambre, à qui la galerie ne fait
» pas un aspect moins agréable que les vignes. Au-
» dessous, est une galerie presque souterraine, & si
» fraîche en été, que, contente de l'air qu'elle ren-
» ferme, elle n'en donne & n'en reçoit point d'autre.
» Après ces deux galeries fermées, est une salle à
» manger, suivie d'une galerie ouverte, froide avant
» midi, plus chaude quand le jour s'avance. Elle
» conduit à deux appartemens : l'un est composé de
» quatre chambres, l'autre de trois, qui, selon que
» le soleil tourne, jouissent ou de ses rayons ou de
» l'ombre. Au-devant de ces bâtimens si bien enten-

» dus & si beaux, est un vaste manège. Il est ouvert
 » par le milieu, & s'offre d'abord tout entier à la
 » vue de ceux qui entrent : il est entouré de planes
 » & ces planes sont revêtus de lierres. Ainsi le haut
 » de ces arbres est vert de son propre feuillage, &
 » le bas est vert d'un feuillage étranger. Ce lierre
 » court autour du tronc & des branches, & passant
 » d'un plane à l'autre, les lie ensemble. Entre ces
 » planes sont des buis, & ces buis sont par dehors
 » environnés de lauriers, qui mêlent leur ombrage
 » à celui des planes. L'allée du manège est droite ;
 » mais à son extrémité elle change de figure, & se
 » termine en demi-cercle. Ce manège est entouré &
 » couvert de cyprès qui en rendent l'ombre & plus
 » épaisse & plus noire. Les allées en rond qui sont
 » au-dedans (car il y en a plusieurs les unes dans les
 » autres), reçoivent un jour très-pur & très clair.
 » Les roses s'y offrent par-tout, & un agréable soleil
 » y corrige la trop grande fraîcheur de l'ombre. Au
 » sortir de ces allées rondes & redoublées, on rentre
 » dans l'allée droite qui, des deux côtés, en a beau-
 » coup d'autres, séparées par des buis. Là, est une
 » petite prairie ; ici, le buis même est taillé en mille
 » figures différentes, quelquefois en lettres qui ex-
 » priment tantôt le nom du maître, tantôt celui de
 » l'ouvrier. Entre les buis, vous voyez successivement
 » de petites pyramides & des pommiers ; & cette
 » beauté rustique d'un champ que l'on diroit avoir

» été tout-à-coup transporté dans un endroit si peigné,
» est rehaussée vers le milieu par des planes, que l'on
» tient fort bas des deux côtés. De-là vous entrez
» dans une pièce d'acanthé flexible, & qui se répand,
» où l'on voit encore quantité de figures & de noms
» que les plantes expriment. A l'extrémité, est un
» lit de repos de marbre blanc, couvert d'une treille
» soutenue par quatre colonnes de marbre de Cariste.
» On voit l'eau tomber de dessous ce lit, comme si
» le poids de ceux qui se couchent, l'en faisoit sortir.
» De petits tuyaux la conduisent dans une pierre
» taillée exprès; & de-là elle est reçue dans un bassin
» de marbre, d'où elle s'écoule si imperceptiblement &
» si à-propos, qu'il est toujours plein, & pourtant
» ne déborde jamais. Quand on veut manger en ce
» lieu, on range les mets les plus solides sur les bords
» de ce bassin, & on met les plus légers dans des vases
» qui flottent sur l'eau tout autour de vous, & qui
» sont faits, les uns en navires, les autres en oiseaux.
» A l'un des côtés est une fontaine jaillissante, qui
» reçoit dans sa source l'eau qu'elle en a jettée: car,
» après avoir été poussée en haut, elle retombe sur
» elle-même, & par deux ouvertures qui se joignent,
» elle descend & remonte sans cesse. Vis-à-vis du lit
» de repos, est une chambre qui lui donne autant
» d'agrémens qu'elle en reçoit de lui. Elle est toute
» brillante de marbre; ses portes sont entourées &
» comme bordées de verdure. Au-dessus & au-dessous
» des fenêtres hautes & basses, on ne voit aussi que

» verdure de toutes parts. Auprès , est un autre petit
 » appartement qui semble s'enfoncer dans la même
 » chambre , & qui en est pourtant séparé. On y trouve
 » un lit , & quoique cet appartement soit percé de
 » fenêtres par-tout , l'ombrage qui l'environne , le
 » rend sombre. Une agréable vigne l'embrasse de ses
 » feuillages , & monte jusqu'au faite : à la pluie près,
 » que vous n'y sentez point , vous croyez être cou-
 » ché dans un bois. On y trouve aussi une fontaine
 » qui se perd dans le lieu même de sa source. En dif-
 » férens endroits sont placés des sièges de marbre ,
 » propres (ainsi que la chambre) à délasser de la
 » promenade. Près de ces sièges sont de petites fon-
 » taines ; & par-tout le manège vous entendez le doux
 » murmure des ruisseaux , qui , dociles à la main de
 » l'ouvrier , se laissent conduire par de petits canaux
 » où il lui plaît. Ainsi on arrose , tantôt certaines
 » plantes , tantôt d'autres : quelquefois on les arrose
 » toutes. J'aurois fini , il y auroit long-temps , de
 » peur de paroître entrer dans un trop grand détail ;
 » mais j'avois résolu de visiter tous les coins & recoins
 » de ma maison avec vous. Je me suis imaginé que ce
 » qui ne vous ne seroit pas ennuyeux à voir , ne
 » vous le seroit pas à lire » .

(Page 14 , vers 7.)

Belœil , tout à la fois magnifique & champêtre.

Belœil est une maison de plaisance de M. le Prince
de Ligne.

(Ibid. vers 9.)

Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli, d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.

Le local de *Tivoli* se refusoit aux grands effets pittoresques; Mais M. Boutin a eu en effet le mérite d'en tirer le meilleur parti possible, & sur-tout d'avoir le premier essayé avec succès le genre irrégulier.

(Ibid. vers 13.)

Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil.

Montreuil est un jardin charmant de Mad. la Princesse de Guéméné sur la route de Paris à Versailles.

(Ibid. vers 14.)

Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours.

Maupertuis. Ce jardin, connu sous le nom de *l'Élysée*, appartient à M. le Marquis de Montesquiou. Si de belles eaux, de superbes plantations, un mélange heureux de collines & de vallons font un beau lieu, l'Élysée est digne de son aimable nom.

Le Désert. Ce jardin a été dessiné avec beaucoup de goût par M. de Monville.

Rincy. Ce beau jardin appartient à Monseigneur le Duc d'Orléans.

Limours. Ce lieu, naturellement sauvage, a été très-embelli par Mad. la Comtesse de Brionne, & a perdu un peu de sa rudesse, sans perdre son caractère.

(Ibid. vers 17.)

Semblable à son auguste & jeune déité,
Trianon joint la grace avec la majesté.

Le petit Trianon, jardin de la Reine, est un modèle de ce genre. La richesse y paroît avoir été toujours employée par le goût.

(Ibid. vers 20.)

Et toi d'un Prince aimable ô l'asyle fidèle !
Dont le nom trop modeste est indigne de toi.

Il s'agit du joli jardin de *Bagatelle* qui a été composé avec beaucoup d'esprit pour Monseigneur le Comte d'Artois, & qui a l'avantage de se trouver placé au milieu d'un bois charmant, qui semble en faire partie. Le pavillon est d'une élégance rare *.

(Page 24, vers 24)

Que votre art les promette, & que l'œil les espère ;
Promettre, c'est donner, espérer c'est jouir.

Ce dernier hémistiche se trouve dans une épître

* Je n'ai pas pu nommer tous les jardins agréables qui ont été faits depuis quelques années. Il en est plusieurs qui auroient mérité de l'être ; & de ce nombre sont *La Falaise*, *Morfontaine*, *Roissy*, *La Malmaison*, agréable par la beauté de ses bois, de ses eaux, de ses vues & de sa situation.

charmante

(Page 25, vers 16.)

Je ne décide point entre Kent & Le Nôtre.

Kent, architecte & dessinateur fameux en Angleterre, fut le premier qui tenta avec succès le genre libre qui commence à se répandre dans toute l'Europe. Les Chinois en sont sans doute les premiers inventeurs. Voici ce que dit de leurs jardins un artiste célèbre d'Angleterre, qui avoit voyagé à la Chine. Le morceau est curieux, & l'ouvrage dont il est tiré, est fort rare.

» Les jardins que j'ai vus à la Chine (dit M. Cham-
 » bers) étoient très-petits. Leur ordonnance cepen-
 » dant, & ce que j'ai pu recueillir des diverses con-
 » versations que j'ai eues sur ce sujet avec un fameux
 » peintre Chinois, nommé *Lepqua*, m'ont donné, si
 » je ne me trompe, une conoissance des idées de ces
 » peuples sur ce sujet.

» La nature est leur modèle & leur but est de l'i-
 » miter dans toutes ses belles irrégularités. D'abord
 » ils examinent la forme du terrain : s'il est uni, ou
 » en pente : s'il y a des collines ou des montagnes
 » s'il est étendu ou resserré, sec ou marécageux :
 » s'il abonde en rivières & en sources, ou si le manque
 » d'eau s'y fait sentir. Ils font une grande attention à
 » ces diverses circonstances & choisissent les arrange-
 » mens qui conviennent le mieux avec la nature du

» terrain, qui exigent le moins de frais, cachent les dé-
 » fauts, & mettent dans le plus beau jour tous les avan-
 » tages.

» Comme les Chinois n'aiment pas la promenade,
 » on trouve rarement chez eux les avenues, ou les
 » allées spacieuses des Jardins de l'Europe. Tout le
 » terrain est distribué en une variété de scènes; &
 » des passages tournans, ouverts au milieu des boi-
 » quets, vous font arriver aux différens points de
 » vue, chacun desquels est indiqué par un siège, par
 » un édifice ou par quelque autre objet.

» La perfection de leurs jardins consiste dans le
 » nombre, dans la beauté & dans la diversité de
 » ces scènes. Les jardiniers Chinois, comme les
 » peintres Européens, ramassent dans la nature les
 » objets les plus agréables, & tâchent de les com-
 » biner de manière que, non-seulement ils paroissent
 » séparément avec le plus d'éclat, mais même que
 » par leur union, ils forment un tout agréable &
 » frappant.

» Leurs artistes distinguent trois différentes espèces
 » de scènes, auxquelles ils donnent les noms de riantes,
 » d'horribles & d'enchantées. Cette dernière déno-
 » mination répond à ce qu'on nomme scène de roman,
 » & nos Chinois se servent de divers artifices pour
 » y exciter la surprise. Quelquefois ils font passer
 » sous terre une rivière, ou un torrent rapide, qui,
 » par son bruit turbulent, frappe l'oreille, sans

» qu'on puisse comprendre d'où il vient. D'autrefois
 » ils disposent les rocs, les bâtimens, & les autres
 » objets qui entrent dans la composition, de manière
 » que, le vent passant au travers des interstices &
 » des concavités qui y sont ménagées pour cet effet,
 » forme des sons étrangers & singuliers. Ils mettent
 » dans ces compositions, les espèces les plus extraor-
 » dinaires d'arbres, de plantes & de fleurs: ils y
 » forment des échos artificiels & compliqués, ils y
 » tiennent différentes sortes d'oiseaux & d'animaux
 » monstrueux.

» Les scènes d'horreur présentent des rocs suspen-
 » dus, des cavernes obscures, & d'impétueuses cata-
 » ractes qui se précipitent de tous les côtés du haut
 » des montagnes; les arbres sont difformes & semblent
 » brisés par la violence des tempêtes. Ici on en voit
 » de renversés qui interceptent le cours des torrens,
 » & paroissent avoir été emportés par la fureur des
 » eaux. Là, il semble que, frappés de la foudre, ils
 » ont été brûlés & fendus en pièces. Quelques-uns
 » des édifices sont en ruines; quelques autres consu-
 » més à demi par le feu: quelques chétives cabanes,
 » dispersées çà & là sur les montagnes, semblent indi-
 » quer à la fois l'existence & la misère des habitans. A
 » ces scènes il en succède communément de riantes.
 » Les artistes Chinois savent avec quelle force l'ame
 » est affectée par les contrastes, & ils ne manquent
 » jamais de ménager des transitions subites & de frap-

» pantes oppositions de formes, de couleurs & d'om-
 » bres. Aussi des vues bornées vous font-ils passer à
 » des perspectives étendues ; des objets d'horreur,
 » à des scènes agréables ; & des lacs & des rivières,
 » aux plaines, aux côteaux & aux bois. Aux cou-
 » leurs sombres & tristes, ils en opposent de bril-
 » lantes, & des formes simples, aux compliquées
 » dissipant, par un arrangement judicieux, les
 » diverses masses d'ombre & de lumière ; de telle
 » sorte que la composition paroît distincte dans ses
 » parties, & frappante en son tout.

» Lorsque le terrain est étendu, & qu'on y peut faire
 » entrer une multitude de scènes, chacune est ordi-
 » nairement appropriée à un seul point de vue. Mais
 » lorsque l'espace est borné, & qu'il ne permet pas
 » assez de variété, on tâche de remédier à ce défaut
 » en disposant les objets de manière qu'ils produisent
 » des représentations différentes, suivant les divers
 » points de vue : & souvent l'artifice est poussé
 » au point, que ces représentations n'ont entr'elles
 » aucune ressemblance.

» Dans les grands jardins, les Chinois se ménagent
 » des scènes différentes pour le matin, le midi & le
 » soir, & ils élèvent, aux points de vue convenables,
 » des édifices propres au divertissement de chaque
 » partie du jour. Les petits jardins où, comme nous
 » l'avons vu, un seul arrangement produit plusieurs
 » représentations, présentent, de la même manière

» aux divers points de vue , des bâtimens , qui , par
 » leur usage indiquent le point du jour le plus propre
 » à jouir de la scène dans sa perfection.

» Comme le climat de la Chine est excessivement
 » chaud, les habitans emploient beaucoup d'eau à
 » leurs jardins. Lorsqu'ils sont petits, & que la situa-
 » tion le permet, souvent tout le terrain est mis sous
 » l'eau, & il n'y reste qu'un petit nombre d'isles & de
 » rocs. On fait entrer dans les jardins spacieux des lacs
 » étendus, des rivières & des canaux. On imite la nature
 » en diversifiant, à son exemple, les bords des riviè-
 » res & des lacs. Tantôt ces bords sont arides & gra-
 » veleux ; tantôt ils sont couverts de bois jusqu'au
 » bord de l'eau, plats en quelques endroits, & ornés
 » d'arbrisseaux & de fleurs. Dans d'autres, ils se
 » changent en rocs escarpés qui forment des caver-
 » nes, où une partie de l'eau se jette avec autant de
 » bruit que de violence. Quelquefois vous voyez des
 » prairies remplies de bétail, ou des champs de riz
 » qui s'avancent dans des lacs, & qui laissent entr'eux
 » des passages pour les vaisseaux : d'autres fois, ce
 » sont des bosquets pénétrés en divers endroits par
 » des rivières & des ruisseaux capables de porter
 » des barques. Ces rivages sont couverts d'arbres,
 » dont les branchages s'étendent, se joignent &
 » forment en quelques endroits des berceaux, sous
 » lesquels les bateaux passent. Vous êtes ainsi ordi-
 » nairement conduit à quelque objet intéressant, à



» un superbe bâtiment placé au sommet d'une mon-
 » tagne coupée en terrasses : à un casin situé au milieu
 » d'un lac : à une cascade , à une grotte divisée en
 » divers appartemens : à un rocher artificiel , ou à
 » quelque autre composition semblable.

» Les rivières suivent rarement la ligne droite ;
 » elles serpentent & sont interrompues par diverses
 » irrégularités. Tantôt elles sont étroites, bruyantes
 » & rapides : tantôt lentes, larges & profondes. Des
 » roseaux & d'autres plantes & fleurs aquatiques ,
 » entre lesquels se distingue le *lien-hoa* , qu'on estime
 » le plus , se voient & dans les rivières & dans les
 » lacs. Les Chinois y construisent souvent des moulins
 » & d'autres machines hydrauliques, dont le mouve-
 » ment sert à animer la scène. Ils ont aussi un grand
 » nombre de bateaux , de forme & de grandeur diffé-
 » rentes. Leurs lacs sont semés d'îles , les unes stériles
 » & entourées de rochers & d'écueils : les autres
 » enrichies de tout ce que la nature & l'art peuvent
 » fournir de plus parfait. Ils y introduisent aussi des
 » rocs artificiels, & ils surpassent toutes les autres
 » nations dans ce genre de composition. Ces ouvrages
 » forment chez eux une profession distincte. On trouve
 » à Canton, & probablement dans la plupart des
 » autres villes de la Chine , un grand nombre d'ar-
 » tisans constamment occupés à ce métier. La pierre
 » dont ils se servent pour cet usage , vient des côtes
 » méridionales de l'Empire : elle est bleuâtre & usée

» par l'action des ondes, en formes irrégulières. On
» pousse la délicatesse fort loin dans le choix de
» cette pierre. J'ai vu donner plusieurs taëls pour
» un morceau de la grosseur du poing, lorsque la
» figure en étoit belle & la couleur vive. Ces mor-
» ceaux choisis s'emploient pour les payfages des
» appartemens. Les plus grossiers servent aux jar-
» dins, & étant joints par le moyen d'un ciment
» bleuâtre. ils forment des rocs d'une grandeur con-
» sidérable. J'en ai vu qui étoient extrêmement beaux
» & qui montroient dans l'artiste une élégance de
» goût peu commune. Lorsque ces rocs sont grands,
» on y creuse des cavernes & des grottes avec des
» ouvertures, au travers desquelles on apperçoit des
» lointains. On y voit en divers endroits des arbres,
» des arbrisseaux, des ronces & des mouffes, & sur
» leur sommet, on place de petits temples & d'au-
» tres bâtimens, où l'on monte par le moyen de dé-
» grés raboteux & irréguliers, taillés dans le roc.
» Lorsqu'il se trouve assez d'eau, & que le terrain
» est convenable, les Chinois ne manquent point de
» former des cascades dans leurs jardins. Il y évitent
» toute sorte de régularités, imitant les opérations
» de la nature dans ces pays montagneux. Les eaux
» jaillissent des cavernes & des sinuosités des rochers.
» Ici paroît une grande & impétueuse cataracte. Là,
» c'est une multitude de petites chûtes. Quelquefois
» la vue de la cascade est interceptée par des arbres,

» dont les feuilles & les branches ne permettent que
 » par intervalles, de voir les eaux qui tombent le
 » long des côtés de la montagne. D'autres fois au-dessus
 » de la partie la plus rapide de la cascade, sont jettés
 » d'un roc à l'autre, des ponts de bois grossièrement
 » faits; & souvent le courant des eaux est interrompu
 » par des arbres & des monceaux de pierres que la
 » violence du torrent semble y avoir transportés.

» Dans les bosquets, les Chinois varient toujours
 » les formes & les couleurs des arbres, joignant
 » ceux dont les branches sont grandes & touffues,
 » avec ceux qui s'élèvent en pyramide, & les verts
 » foncés avec les verts gais. Ils y entremêlent des
 » arbres qui portent des fleurs, parmi lesquels il y
 » en a plusieurs qui fleurissent la plus grande partie
 » de l'année. Entre leurs arbres favoris, est une es-
 » pèce de saule. On le trouve toujours parmi ceux
 » qui bordent les rivières & les lacs, & ils sont plan-
 » tés de manière que leurs branches pendent sur
 » l'eau. Les Chinois introduisent aussi des troncs
 » d'arbres, tantôt debout, tantôt couchés sur la
 » terre, & ils poussent fort loin la délicatesse sur
 » leurs formes, sur la couleur de leur écorce, &
 » même sur leur mousse.

» Rien de plus varié que les moyens qu'ils em-
 » ploient pour exciter la surprise. Ils vous condui-
 » sent quelquefois au travers de cavernes & d'allées
 » sombres, au sortir desquelles vous vous trouvez su-

» bitement frappé de la vue d'un paysage délicieux ,
 » enrichi de tout ce que la nature peut fournir de
 » plus beau. D'autres fois on vous mène par des
 » avenues & par des allées qui diminuent & qui de-
 » viennent raboteuses peu-à-peu. Le passage est enfin
 » tout-à-fait interrompu ; des buissons, des ronces
 » & des pierres le rendent impraticable , lorsque
 » tout d'un coup s'ouvre à vos yeux une perspective
 » riante & étendue, qui vous plaît d'autant plus, que
 » vous vous y étiez moins attendu.

» Un autre artifice de ces peuples , c'est de cacher
 » une partie de la composition par le moyen d'arbres
 » & d'autres objets intermédiaires ; ce qui excite la
 » curiosité du spectateur. Il veut voir de près & se
 » trouve , en approchant, agréablement surpris par
 » quelque scène inattendue, ou par quelque repré-
 » sentation totalement opposée à ce qu'il cherchoit :
 » la terminaison des lacs est toujours cachée, pour
 » laisser à l'imagination de quoi s'exercer. La même
 » règle s'observe, autant qu'il est possible , dans
 » toutes les compositions Chinoises .

» Quoique les Chinois ne soient pas fort habiles
 » en optique , l'expérience leur a cependant appris
 » que la grandeur apparente des objets diminue , &
 » que leurs couleurs s'affoiblissent , à mesure qu'ils
 » s'éloignent de l'œil du spectateur. Ces observations
 » ont donné lieu à un artifice qu'ils mettent quel-
 » quefois en œuvre. Ils forment des vues en perspec-

» tive , en introduisant des bâtimens , dès vaisseaux
 » & d'autres objets diminués à proportion de leur
 » distance du point de vue. Pour rendre l'illusion
 » plus frappante , ils donnent des teintes grisâtres
 » aux parties éloignées de la composition , & ils plan-
 » tent dans le lointain des arbres d'une couleur moins
 » vive , & d'une hauteur plus petite que ceux qui
 » paroissent sur le devant ; de cette maniere , ce qui
 » en soi-même est borné & peu considérable , devient
 » en apparence grand & étendu.

» Ordinairement les Chinois évitent les lignes
 » droites ; mais ils ne les rejettent pas toujours. Ils
 » font quelquefois des avenues , lorsqu'ils ont quel-
 » que objet intéressant à mettre en vue. Les chemins
 » sont constamment taillés en ligne droite , à moins
 » que l'inégalité du terrain , ou quelque autre obsta-
 » cle , ne fournisse au moins un prétexte pour agir
 » autrement. Lorsque le terrain est entièrement uni,
 » il leur paroît absurde de faire une route qui ser-
 » pente : car , disent-ils , c'est ou l'art ou le passage
 » constant des voyageurs qui l'a faite ; & dans l'un
 » ou l'autre cas , il n'est pas naturel de supposer que
 » les hommes voulussent choisir la ligne courbe , quand
 » ils peuvent aller par la droite.

» Ce que nous nommons en Anglois *clump* , c'est-
 » à-dire , peloton d'arbres , n'est point inconnu aux
 » Chinois ; mais ils ne le mettent pas en œuvre aussi
 » souvent que nous. Jamais ils n'en occupent tout le

» terrain. Leurs jardiniers considèrent un jardin,
 » comme nos peintres considèrent un tableau ; & les
 » premiers groupent leurs arbres, de la même ma-
 » nière que les derniers groupent leurs figures, les
 » uns & les autres ayant leurs masses principales &
 » secondaires ».

(Page 27 , vers 14)

Pour chercher un ami qui me parle du cœur, &c.

Ce vers, comme on fait, est de Racine. L'Auteur en fait l'application aux charmes du genre irrégulier & naturel qui, moins éblouissant au premier coup-d'œil, est sans doute plus varié & d'un intérêt plus durable.

(Ibid. vers 21.)

Regardez dans Milton, &c.

Plusieurs Anglois prétendent que c'est cette belle description du paradis terrestre & quelques morceaux de Spencer, qui ont donné l'idée des jardins irréguliers ; & quoiqu'il soit probable, comme je l'ai déjà dit, que ce genre vient des Chinois, j'ai préféré l'autorité de Milton comme plus poétique. D'ailleurs, j'ai cru qu'on verroit avec plaisir toute la magnificence du plus grand Roi du monde, tous les prodiges des arts mis en opposition avec les charmes de la nature naissante, & l'innocence des premières créatures qui l'embellirent, & l'intérêt des premières amours. Je n'ai ni traduit, ni même imité Milton, qui a dû décrire Eden plus longuement que moi, & quelque hu-

miliante que soit pour moi la comparaison, je crois devoir insérer ici, pour le plaisir du lecteur, cette charmante description.

. . . Eden, where delicious Paradise
 . . . Crowns with her inclosure green,
 As with a rural mound, the champain head
 Of a steep wilderness: whose hairy sides
 With thicket overgrown, grotesque and wild,
 Access Deny'd: and over head up-grew
 Insuperable height of loftiest shade,
 Cedar and pine, and fir, and Branching palm:
 A sylvan scene! And as the rangs ascend
 Shade above shade, a woody theatre
 Of stateliest view. Yet higher than their tops
 The verdurous wall of Paradise up sprung:
 Which to our general Sire gave prospect large
 Into his neather empire, Neighbouring round.
 And higher than that wall a circling row
 Of goodliest trees, loaden with fairest fruit,
 Blossoms and fruit, at once of golden hue
 Appear'd, with gay ena-mel'd colors mix'd
 In this pleasant soil
 His far more pleasant Garden God ordain'd
 Out of the fertile ground he caus'd to grow
 All trees of noblest Kind, for sight, smell, taste
 And all amidst them stood the Tree of life
 High eminent, blooming, ambrosial fruit

Of vegetable gold ; and next to life
Our Death , the Tree of Knowledge , grew fast by :
Knowledge of good bought dear by Knowing ill !
Southward through Eden went à river large ,
Nor chang'd his course , but through the shaggy hill
Pass'd underneath ingulf'd ; for God had thrown
That mountain , as his garden mound , high raised
Upon the rapid current , Which through veins
Of porous earth with Kindly thirst up Drawn ,
Rose a fresh fountain , and with many a rill
Water'd the garden ; thence united fell
Down the steep glade , and met the neather flood ,
Which from his darksome passage now appears :
And now divid'd into four main streams ,
Runs diverse , wand'ring many à famous realm
And country , Whereof here needs no account.
But rather to tell how (if art could tell
How) from that saphire fount the crisped brooks
Rowling an oriental pearl , and sands of gold
With many error under pendent shades
Ran nectar , visiting each plant , and fed
Flowers worthy of Paradise , which not nice art
In beds and curious Knots , but nature boon
Pourd' forth profuse on hill , and dale , and plain ,
Both where the morning sun first warmly smote
The open field , and where the un-pierc'd shade
Imbrow'd the noon-tide bowers. Thus was this place
A happy rural seat , of various view

Groves, whose rich trees wept odorous gums, and
balm :

Others whose fruit, burnish'd with golden rind,
Hung amiable; Hesperian fable true,
If true, here only, and of delicious taste!
Betwixt them lawns, or level-downs and flocks
Grazing the tender herb, were interpos'd;
Or palmy hillock, or the flowry lap,
Of some irriguous valley, spread her store;
Flow'rs of all he w, and without thorn, the rose:
Another, umbrageous grots, and caves
Of cool recess, o'er which the mantling vine
Lays forth her purple grapes, and gently creeps
Luxuriant. Mean while murm'ring water-fall
Down the slope hills, dispers'd, or in a lake
That to the fring'd bank, with myrtle crown'd,
Her crystal, mirrour holds, unite their streams.
The birds their choir apply: airs, vernal airs,
Breating the smell of field and grove, attune
The trembling leaves, while universal Pan
Knit with the Graces, and the Hours in dance,
Led on th' eternal Spring.

Voici cet énergique morceau en François, pour
ceux qui n'entendent pas l'Anglois.

» Le jardin d'Eden étoit placé au milieu d'une
» plaine délicieuse, couverte de verdure, qui s'é-
» tendoit sur le sommet d'une haute montagne, &

» formoit, en la couronnant, un rempart inaccessible.
» Tous les côtés de la montagne, escarpés &
» déserts, étoient hérissés de buissons épais & sauvages
» qui en défendoient l'abord. Au milieu de
» ces buissons s'élevoient majestueusement, à une
» prodigieuse hauteur, des cèdres, des pins, des
» sapins, des palmiers qui étendoient leurs branches,
» &, en s'embrassant, offroient la décoration d'une scène
» champêtre. En élevant par degrés cimes sur cimes,
» ombrages sur ombrages, ils formoient un amphithéâtre
» dont les yeux étoient enchantés. Les arbres les plus élevés
» portoient leurs têtes jusqu'à la verte palissade, qui,
» comme un mur, environnoit le paradis. Du centre
» de ce beau séjour, qui dominoit tout le reste,
» notre premier père pouvoit librement promener
» sa vue sur son empire, & en considérer les contrées
» voisines. Au-dessus de la palissade, & dans
» l'enceinte du paradis, régnoient tout à l'entour
» des arbres superbes, chargés des plus beaux fruits
» & des fleurs émaillées des plus brillantes couleurs.
» Au milieu de ce charmant paysage, un jardin
» encore plus délicieux avoit eu Dieu lui-même
» pour Ordonnateur. Il avoit fait sortir de ce fertile
» sein tous les arbres les plus propres à charmer
» les yeux & à flatter l'odorat & le goût. Au milieu
» d'eux, s'élevoit l'arbre de vie, d'où découloit
» l'ambrosie d'un or liquide. Non loin étoit l'arbre

» de la science du bien & du mal , qui nous coûte
 » si cher : arbre fatal dont le germe a produit la
 » mort !

» Dans les jardins couloit vers le midi une large
 » riviere , dont le cours ne changeoit point , mais
 » qui disparoissoit sous la montagne du paradis ,
 » dont la masse le couvroit entièrement : le Sei-
 » gneur ayant posé cette montagne qui servoit de
 » fondement à son jardin , sur cette onde rapide ,
 » qui doucement attirée par la terre altérée & po-
 » reuse , montoit dans ses veines jusqu'au sommet ,
 » d'où elle sortoit en claire fontaine , & se parta-
 » geoit en plusieurs ruisseaux , qui , après avoir
 » arrosé tout le jardin , se réunissoient pour se pré-
 » cipiter du haut de cette montagne escarpée , &
 » après avoir formé une superbe cascade , se divi-
 » soient en quatre principales rivières , & traver-
 » soient différens empires.

» Que n'est-il possible à l'art de décrire cette
 » fontaine de saphir , dont les ruisseaux argentins &
 » tortueux , roulant sur des perles orientales & sur
 » des sables d'or , formoient des labyrinthes infinis
 » sous les ombrages qui les couvroient , en versant
 » le nectar sur toutes les plantes , & nourrissant des
 » fleurs dignes du paradis ! Elles n'étoient point
 » rangées en compartimens symétriques , ni en
 » bouquets façonnés par l'art. La nature bienfai-
 » tante avoit prodigué des beautés sans nombre
 sur

» sur les collines & dans les vallons. Ses richesses
 » étoient répandues avec profusion sur les plaines
 » découvertes qu'échauffent doucement les rayons
 » du soleil ; & dans ces berceaux où des ombrages
 » épais conservent pendant l'ardeur du jour une
 » agréable fraîcheur.

» Cette heureuse & champêtre habitation char-
 » moit les yeux par sa variété : la nature , encore
 » dans son enfance , & méprisant l'art & les règles,
 » y déployoit toutes ses graces & toute sa liberté.
 » On y voyoit des champs & des tapis verts admi-
 » rablement nuancés & environnés de riches boca-
 » ges remplis d'arbres de la plus grande beauté :
 » des uns couloient les baumes précieux , la myrrhe
 » & les gommés odoriférantes ; aux autres étoient
 » suspendus des fruits brillans & dorés qui char-
 » moient l'œil & le goût. Tout ce que la fable at-
 » tribue de merveilleux aux vergers des Hespérides,
 » s'offroit réellement dans l'admirable jardin d'Eden.
 » Entre ces arbres paroissoient des tapis de verdure :
 » sur les penchans des vallons & des petites colli-
 » nes , on voyoit des troupeaux qui païssoient l'herbe
 » tendre. Ici les palmiers couvroient de jolis mon-
 » ticules : là serpenoient les ruisseaux dans le sein
 » d'un vallon couvert de fleurs qui présentoient les
 » richesses de toutes couleurs , parmi lesquelles
 » brilloit la rose sans épines. D'un autre côté , pa-
 » roissoient des grottes impénétrables aux rayons

» du soleil, & des cavernes où régnoit une frai-
» cheur délicieuse. Elles étoient couvertes de vi-
» gnes qui, étendant de tous côtés leurs branches
» flexibles, offroient en abondance des grappes de
» pourpre. Les ruisseaux, coulant avec un doux
» murmure, formoient d'agréables cascades le long
» des collines, & se disperfoient ensuite, ou se
» réunissoient dans un beau lac, qui présentoit son
» miroir de cristal à ses rivages couverts de fleurs &
» couronnés de myrthes. Les oiseaux formoient un
» chœur mélodieux, & les zéphirs portant avec eux
» les odeurs suaves des vallons & des bocages, mur-
» muroient entre les feuilles légèrement agitées,
» tandis que Pan, dansant avec les Grâces & les
» Heures, menoit à sa suite un printemps éternel ».

NOTES
DU SECOND CHANT.



(PAGE 41, vers 4.)

J'en atteste, ô Mouceaux, tes jardins toujours verds.

Le jardin d'hiver de Mgr. le Duc de Chartres, est en effet une véritable féerie. La serre chaude surtout est une des plus belles qu'on connoisse.

(Page 45, vers 20.)

Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.

C'est le nom d'un habitant d'O-Taïti, amené en France par M. de Bougainville, célèbre par plus d'un genre de courage, & connu si avantageusement, & comme militaire, & comme voyageur. Le trait que je raconte ici de ce jeune O-Taïtien, est très-connu & très-intéressant. Je n'ai fait que changer le lieu de la scène, que j'ai placée au jardin royal des plantes. J'aurois voulu mettre dans mes vers toute la sensibilité qui respire dans le peu de mots qu'il prononçoit en embrassant l'arbre qu'il reconnut, & qui lui rappelloit sa patrie. *C'est O-*

Taïti, disoit-il ; & , en regardant les autres arbres, *ce n'est pas O-Taïti*. Ainsi ces arbres & sa patrie s'identifioient dans son esprit. J'ai cru que ce trait, si touchant & si nouveau, pourroit fournir un épisode heureux.

(Page 45 , vers 22)

Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence.

On a remarqué dans tous les peuples où la société a fait peu de progrès une certaine innocence dans les mœurs, très-différente de la réserve & de la pudeur qui accompagnent toujours la vertu dans les femmes des nations civilisées. Dans l'île d'O-Taïti, dans la plupart des autres îles de la mer du Sud, à Madagascar, &c. les femmes mariées croient se devoir exclusivement à leurs maris, & manquent rarement à la fidélité conjugale : mais les filles non mariées ne se font aucun scrupule de se livrer aux goûts même passagers que les hommes leur inspirent. Elles n'y attachent aucune idée de crime, ni même de honte. Elles ne s'affujettissent, ni dans leurs discours, ni dans leur habillement, ni dans leurs manières, à ce que nous regardons comme des devoirs pour leur sexe. Mais chez elles c'est simplicité, & non corruption : elles ne méprisent point les règles de la décence ; elles les ignorent. Dans ces pays la nature est grossière, mais elle n'y est pas dépravée : voilà ce que j'ai essayé de rendre par ce vers.

NOTES

DU TROISIEME CHANT.



(PAGE 50, vers 7.)

Je fais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur.

Harlem est une ville de Hollande, où se fait un grand commerce de fleurs. On fait à quel degré d'extravagance des amateurs ont porté dans ce genre l'amour de la rareté & des jouissances exclusives.

(Page 51, vers 22.)

Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

En général, on ne peut bien imiter les rochers, pas plus que tous les grands effets de la nature. Elle ne permet à l'art de tenter ces hardiesses, que lorsqu'il combat avec toutes les ressources du génie & de l'opulence. C'est ainsi que c'est formé, d'après les dessins de M. Robert, le superbe rocher de Versailles, dont l'effet ne peut être deviné que par l'imagination, qui fait le voir d'avance coiffé de

beaux arbres, & orné de ce que le temps seul peut lui donner de vraisemblance & de beauté.

(Page 51, vers 26.)

Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale,
Whateli, je te suis.

Ce sont deux sites d'Angleterre, fameux par les formes pittoresques de leur chaîne de rochers, décrits par M. Whateli, dont j'ai, ainsi que M. Morel dans son charmant traité des jardins, emprunté quelques traits, tels que celui de la cabane & du pont suspendus sur des précipices. Mais j'ai tâché d'exprimer d'une manière qui m'appartînt les sensations que font naître ces aspects effrayans.

(Page 59, vers 22.)

Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,

Le *Moulin-joli*, délicieuse maison de campagne de M. *Watelet*, Receveur général des Finances, de l'Académie Française, de celle de Berlin, Honoraire de celles de Peinture & de Sculpture. La manière dont M. *Watelet* a embelli cette charmante retraite est digne du goût de l'auteur de *l'Art de peindre* & d'un *Essai sur les Jardins*; elle a fixé les regards & mérité les éloges d'un des plus grands Souverains de l'Europe. Les talens littéraires de M. *Watelet* sont connus par son *Poème sur la Peinture*, & par les Chants de sa Traduction en vers de

La Jérusalem délivrée du Tasse, qu'il a lus, avec beaucoup d'applaudissemens, dans différentes séances de l'Académie Française. Tous ceux qui le connoissent applaudiront à ce qui est dit ici des vertus de son cœur & liront avec plaisir les vers suivans.

A M. Watelet, de l'Académie Française.

HORACE en le chantant fait aimer Tivoli ;
 Qui n'habite en esprit le Laurentin de Pline ?
 Qui ne connoît *Moulin-Joli*,
 Au moins par les tableaux que ta Muse en dessine ?
 Quand tu décris on voit, & bien voir c'est jouir :
 Mais à moi Provençal il me reste une envie ;
 C'est de comparer la copie
 Au modèle vanté qui pique mon desir.
 Qu'il doit être charmant ton heureux hermitage !
 Le Chantre des Jardins, ton ami, l'a vanté ;
 Et mon esprit tout enchanté,
 Des sites, des bosquets, dont il trace l'image,
 Court après la réalité,
 Qui plaît toujours bien davantage.
 N'aguere un des Césars visitant ce séjour,
 A toi même, à ton goût, fut rendre un digne hommage ;
 Après les demi-Dieux je puis avoir mon tour.
 Amant passionné d'un riant paysage,
 Chez toi, je viens en simple Troubadour,
 Admirer la Nature & visiter un Sage.

Par M. B. . . .

Hiv

NOTES

DU QUATRIÈME CHANT.



(PAGE 69, vers 9.)

Imitez Le Pouffin.

Ce fameux tableau est sans doute le plus beau des tableaux de paysages. Si on ne savoit d'ailleurs combien l'imagination du Pouffin s'étoit nourrie des ouvrages des grands poètes anciens, ce tableau suffiroit pour le prouver. Presque toutes les odes voluptueuses d'Horace ont le même caractère. Par-tout, au milieu des fêtes & des plaisirs, il montre la mort dans le lointain. » Hâtez-vous, dit-il; qui fait si » nous vivrons demain? Nous mourrons; il faudra » quitter cette belle maison, cette femme charmante; » & de tous ces arbres que vous cultivez, le seul » cyprès suivra son maître, hélas! trop peu durable ».

C'est cette même philosophie, puisée dans les poètes anciens, qui dictoit à Chaulieu ces vers pleins d'une si douce mélancolie.

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Ces contrastes de sensations moitié voluptueuses,

moitié tristes, agitant l'ame en sens contraire, font toujours une impression profonde; & c'est ce qui m'a engagé à jeter au milieu des scènes riantes des jardins la vue mélancolique des urnes & des tombeaux consacrés à l'amitié ou à la vertu.

(Page 70, vers 14)

Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont se rendre
Ceux qui courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misère espèrent le trépas.

Dans ces vers consacrés aux humbles sépultures des
habitans de la campagne, j'ai imité quelques vers du
cimetière de Grai.

(Page 79, vers 17.)

Mais loin ces monumens dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte.

M. de Chabanon, dans une épître fort agréable, écrite en faveur des jardins du genre régulier, a remarqué, avant moi, que les vieux monumens réveilloient des souvenirs; avantage que n'ont pas les ruines factices. Cette idée se trouve dans d'autres ouvrages, & particulièrement dans celui de M. Whateliff; & d'ailleurs, elle est si naturelle, qu'elle étoit facile à trouver. Peut-être n'étoit-il pas aussi aisé de la bien rendre, sur-tout après M. de Chabanon: mais si je me suis rencontré avec lui, ce que j'ai tâché d'éviter je répète que ses vers ont été faits avant les miens.

(Page 83 vers 16)

Toi, sur-tout, brave Cook, &c.

Tout le monde connoît les voyages instructifs & courageux de célèbre & malheureux Cook, & l'ordre que fit donner notre jeune Roi de respecter son vaisseau sur toutes les mers; ordre qui fait un égal honneur aux Sciences, à cet illustre Voyageur & au Roi dont il devenoit, pour ainsi dire, le sujet par ce genre nouveau de bienfaisance & de protection.

FIN DES NOTES.

*APPROBATION de MM. les Commissaires du
Collège Royal de France.*

Nous, Commissaires nommés par l'Assemblée de MM. les Lecteurs & Professeurs Royaux pour l'examen du *Poème des Jardins*, par M. l'Abbé DELILLE, avons jugé cet ouvrage digne de l'impression. Au Collège Royal, ce 15 Mai 1782.

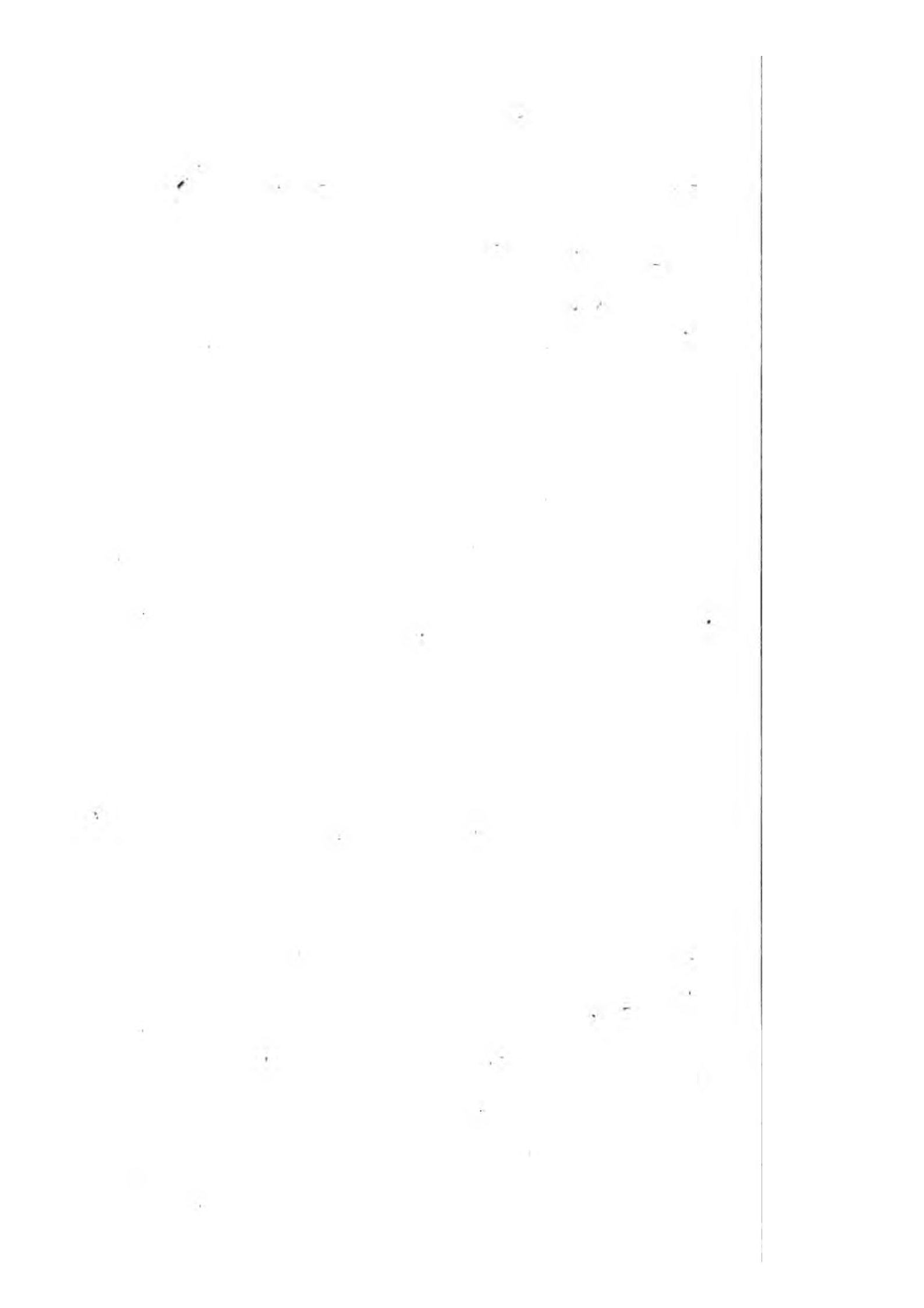
GARNIER. CARDONNE.

Vu le Rapport de MM. les Commissaires susdits il est permis à M. l'Abbé DELILLE de faire imprimer son ouvrage, qui a pour titre, *les Jardins, Poème*, sous le privilège du Collège Royal. A Paris, ce 15 Mai 1782.

POISSONNIER, Doyen du Collège Royal.

A P A R I S.

DE L'IMPRIMERIE DE PHILIPPE-DENYS PIERRES, Imprimeur
Ordinaire du Roi, du Collège Royal de France, &c.
rue S. Jacques. 1782.



É P I T R E

A M. L'ABBÉ DE LILLE.

VAINEMENT les Jardins, par ta Muse embellis,
Seront, un jour, l'honneur de l'empire des lys :
Vainement ce grand Art, dont Boileau fut le maître,
Cet Art dégénéré sous ta main va renaître :
Tu l'avois bien prévu ; tes rivaux surpassés
Brûlent de te punir de tes succès passés.

L'un (1) éclairant le goût de la Magistrature,
Pour chercher un bon mot se donne la torture ;
L'autre (2), annonçant d'abord *un naturel plus doux*,
D'un sel âcre & mordant assaisonna ses choux.

Le Parnasse, en nos jours, n'a plus de privilège,
Et l'Ecolier te juge en sortant du Collège.
Est-il donc quelque ruche à l'abri des frélons ?
Voltaire, soixante ans sentit leurs aiguillons :
Son miel en fut plus pur : sa Muse octogénaire,
En louant tes essais, t'avertit de mieux faire.
Tu n'as point démenti son estime & ses vœux :
Tes leçons qu'on néglige instruiront nos neveux.

(1) La Lettre du Comte au Président.

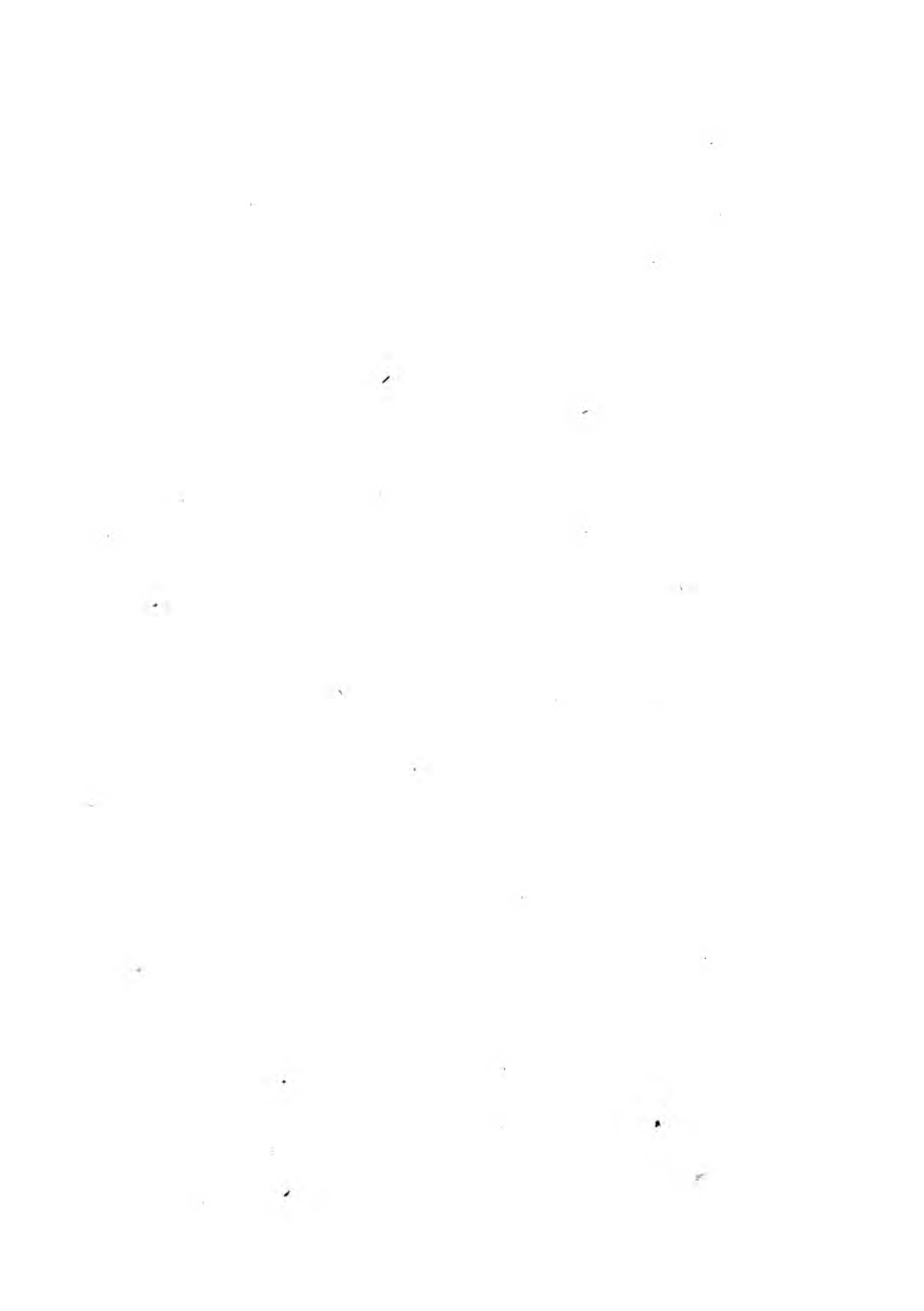
(2) Le Dialogue qui a pour titre *Le Navet & Le Chou*. On y lit ce vers :

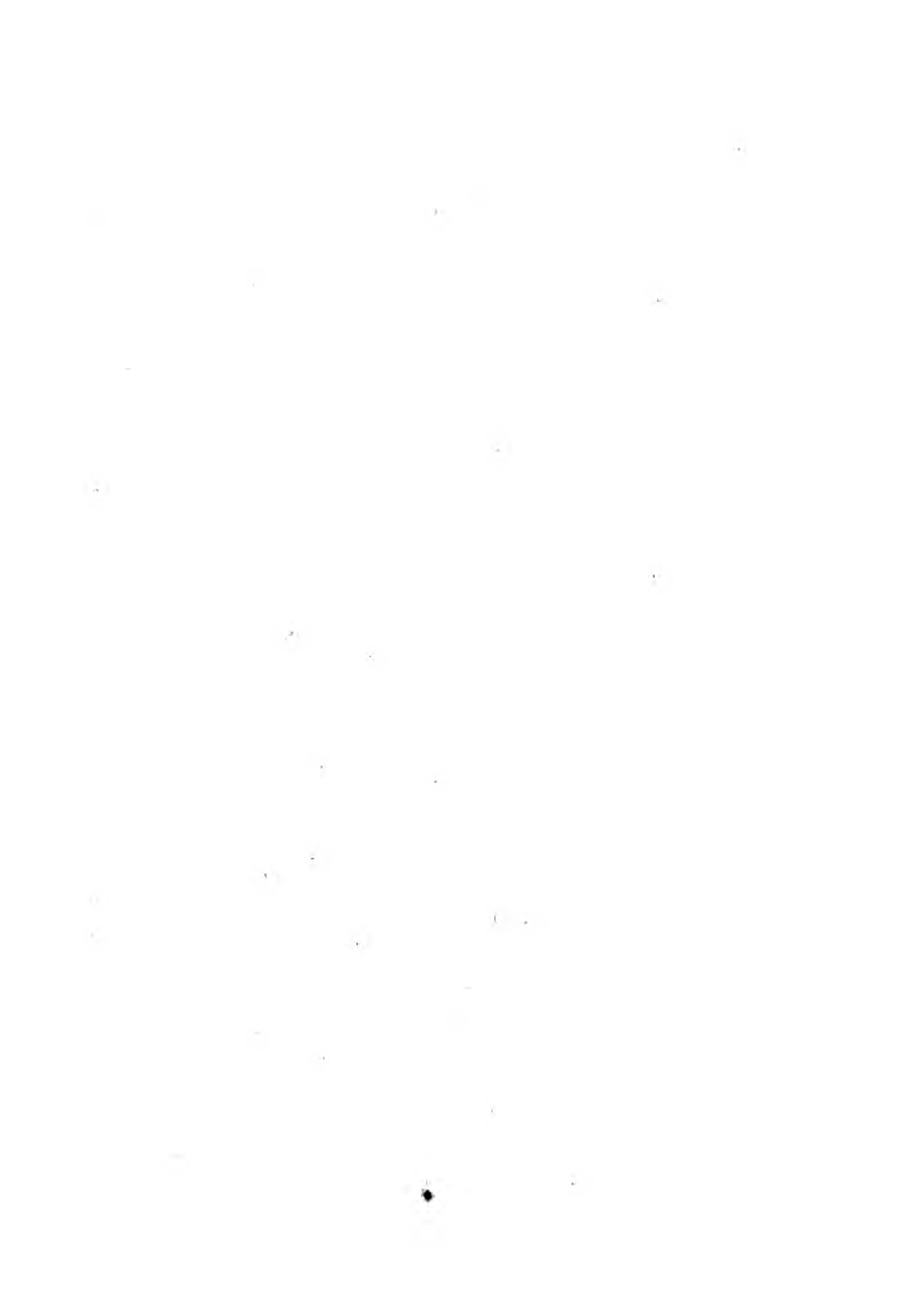
Le ciel fit les navets d'un naturel plus doux.
C'est une malice qui n'est pas sans esprit.

Tel long-tems oublié le Chantre de la Grèce
De ses vastes tableaux étaloit la richesse.
Son secret fut le tien. Par-tout à tes Lecteurs
Le sol le plus ingrat présente encor des fleurs.
La Langue est plus hardie & l'orgueil de la ville
Dédaigne moins les champs qu'a décorés ton style.

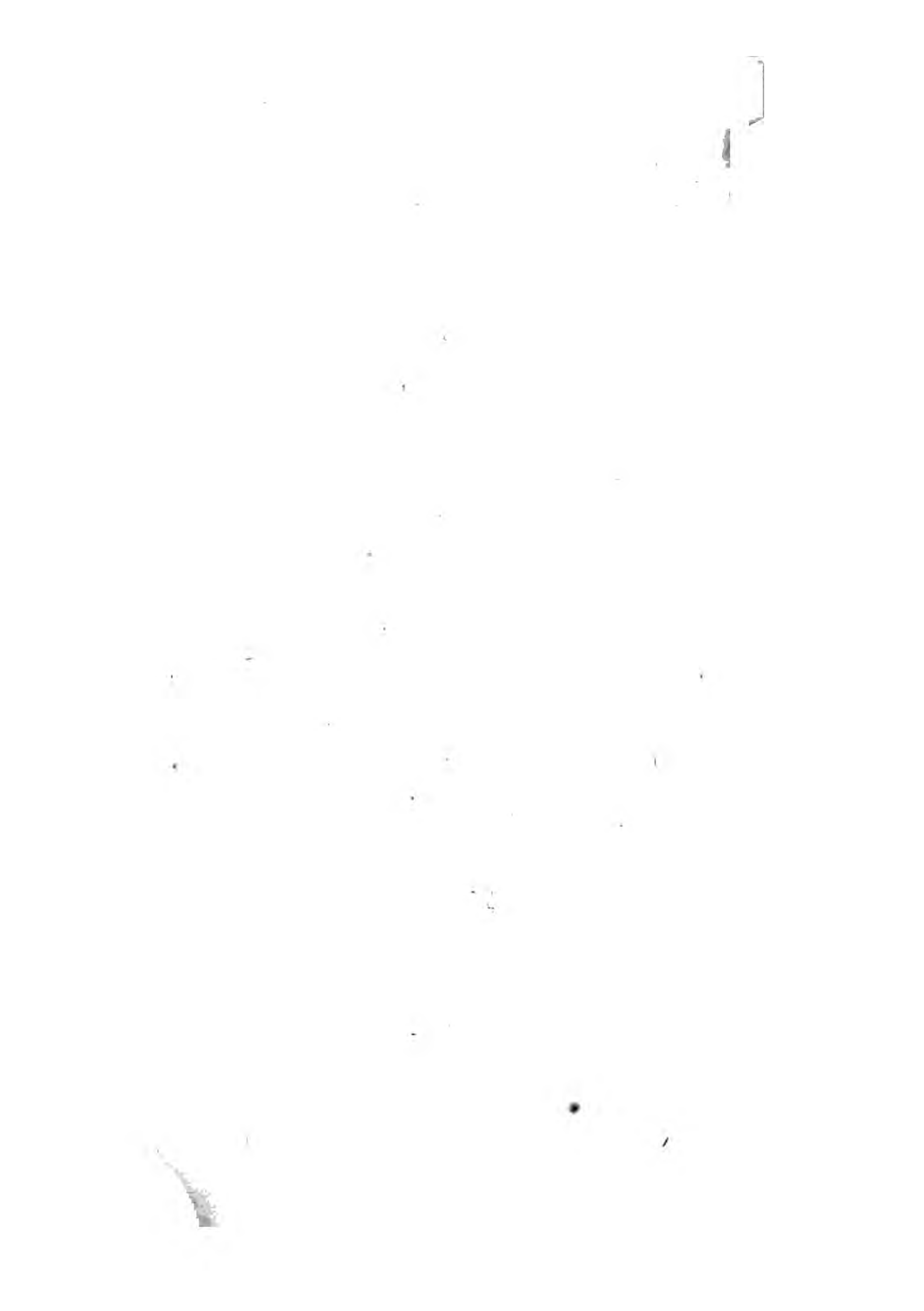
Sous tes crayons de feu que Marly paroît beau !
Nous buvons le nectar dont s'abreuva Boileau ,
Quand *Louis respirant du fracas des conquêtes*
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.
Eh ! qui ne te suivroit dans les monts Apennins ?
Qui ne se sent ému par tes accords divins ,
Lorsqu'imitant le vol des Muses de Sicile
Et mêlant tes lauriers aux lauriers de Virgile ,
Tu vas , *plein de son nom , plein de ses vers sacrés ,*
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés ?

F I N.





L E T T R E S
CRITIQUES
SUR LE POEME
DES JARDINS,
S U I V I E S
DU CHOU ET DU NAVET.



L E T T R E S
C R I T I Q U E S

SUR LE POÈME

D E S J A R D I N S ,

S U I V I E S

D U C H O U E T D U N A V E T .

PAR M. LE COMTE DE BARRUEL.

Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.

VOLTAIRE.



A A M S T E R D A M ,

Et se trouve à PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

M. D C C. L X X X I I .

NOTE DE L'ÉDITEUR.

La réputation dont jouit M. l'Abbé *de Lille*, est si justement acquise & montée à un si haut degré par sa *Traduction en vers des Géorgiques de Virgile*, que nous ne pouvons croire qu'on nous soupçonne d'y vouloir porter atteinte en donnant au Public les critiques que son *Poëme des Jardins* vient de faire éclore. Le grand *Corneille* a rarement publié un Ouvrage sans l'avoir accompagné de sa critique. D'ailleurs, » la bonne foi avec laquelle M. l'Abbé » *de Lille* est, dit-on, convenu de ses fautes ; sa » docilité à les réparer : son honnêteté à l'égard de » ses sévères Censeurs, sont des leçons pour la » plupart de nos Poëtes, & un devoir pour eux » d'imiter ses procédés, s'ils ne peuvent égaler ses » talens.

LETTRE

DE

M. LE PRÉSIDENT D***,

A

M. LE COMTE DE ***.

Ce 8 Juin 1782 au Château de Creuset.

NE vous défendez pas, Monsieur, de nous parler de M. l'Abbé D... & de son Poëme des Jardins : vous nous avez tant parlé de ses succès de société ! & maintenant que l'ouvrage paroît, & que vous nous l'envoyez, vous ne dites pas un mot de la sensation qu'il produit ? quoi, ni votre avis ni celui des autres ? c'est nous abandonner un moment critique. Reprenez cette fois toute votre franchise, comme à l'apparition du Poëme des Mois ; & songez que son Auteur étoit bien escorté de plus de suffrages en entrant dans le monde, que M. l'Abbé D... ne l'a jamais été. Vous savez avec quel empressement nous attendons les arrêts de la Capitale, pour fixer notre goût & nous donner un jugement sur les ouvrages d'esprit sur les productions des Arts, sur les modes sur-tout, Et ne nous dites pas

que ce soit là une tyrannie que Paris exerce sur les Provinces : car enfin , de quels gens cette Capitale est-elle composée ? n'est-ce pas de nos amis , de nos enfans , de nos femmes ? n'y ont-ils pas apporté chacun les goûts & les idées de leurs Villes & de leurs campagnes ? Aussi ne sont-ce que nos députés : ils stipulent pour nous avec une probité dont ils ne se doutent pas , & leurs décisions ne sont que le résultat du goût général. Hâtez-vous donc , Monsieur , de fixer le nôtre ; car , si vous tardiez plus long-tems , il s'établirait ici d'étranges idées sur le Poëme des Jardins : nous en serions engoués , lorsqu'à Paris on n'en parleroit plus , & nous aurions le désagrément accoutumé de toujours rester en chemin en courant toujours après vous.

J'ai l'honneur d'être , &c.

R É P O N S E

DU COMTE DE BARRUEL

A Paris, ce 12 Juin 1782.

C'EST n'est point sans quelque confusion, Monsieur, que je vais vous parler du Poëme des Jardins de M. l'Abbé D... Il vient enfin de franchir le pas: il quitte un petit monde indulgent dont il faisoit les délices depuis tant d'années, pour paroître aux regards sévères du grand monde qui lui demande compte de ses succès: *Enfant gâté qui passe des mains des femmes à celles des hommes, & pour qui on prépare une éducation plus rigoureuse, il sera traité comme tous les petits prodiges.*

Il semble en effet que l'exemple de quelques Auteurs *trébuchés de si haut*, & l'extrême sévérité dont on a usé envers le Poëme des Mois, auroient dû rendre nos cercles *plus retenus*. Mais comment ne pas se laisser corrompre, & comment résister aux séductions de l'amour-propre? Un Auteur s'avance dans une assemblée, & dit à ses Juges: *Vous êtes le monde pour moi, mais un monde d'élus; & vos suffrages vont forcer le goût de cette multitude qui vous regarde & qui attend que vous lui donniez un*

Jugement. L'Auditoire ainsi préparé, l'Auteur commence & lit, toujours prêt à vous dire comme le mendiant Espagnol *Sont-ce des conseils que je te demande ?* aussi n'est-on pas tenté de lui en donner. De tirade en tirade, il promène ses regards sur tous les visages, pour recueillir les éloges : peu-à-peu l'enthousiasme gagne ; & , dans quelques lectures, la réputation d'un homme est sur les toits.

Quoique M. l'Abbé D... n'ait pas négligé l'artifice des lectures particulières, on ne peut pas dire néanmoins qu'il ait abusé du prestige qu'il fait y mettre. Il s'est fait entendre, je l'avoue, dans les cercles d'hommes & de femmes, dans les musées, dans les loges maçonniques, dans les promenades, à l'académie & à la campagne : mais on fait avec quelle répugnance il cédoit toujours à l'importunité des Curieux ; & c'est pour s'en délivrer sans doute, qu'après dix ans de complaisance pour eux, il vient enfin de se mettre sous la main publique. Pour faire, Monsieur, une sorte d'analyse de son Poëme, & vous rendre compte de la sensation qu'il produit ; je ne vous répéterai point ce qu'en disent ses ennemis, car je ne lui en connois pas ; mais ce qu'en disent les Indifférens, & même ses amis, qui, après s'être fait un mérite avec l'Auteur de se laisser entraîner par ses lectures, veulent encore s'en faire un avec le Public de se laisser ramener par les Gens du goût.

Ses amis sont donc fâchés, qu'après avoir copié

pour la forme l'aride début de *l'Art d'aimer*, & teint son langage des couleurs du sujet, il se mette dans le I^{er} Chant à *diriger l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages*; dans le II^e, les fleurs, l'eau, les ombrages & les gazons, & que, dans le III^e & le IV^e, il *dirige* encore *les ombrages, les fleurs, les gazons & les eaux*. Ce cliquetis & ce désordre qui règnent avec art dans tout le Poëme, déroutent & fatiguent ses amis, qui n'ont pour se délasser qu'une continuité de préceptes, des semblans d'Épisodes, une maigreur générale, & un défaut absolu d'intérêt & de mouvement. Car bien que le Poëte ait varié son mécanisme, & donné à son vers des attitudes différentes, ce n'est après tout qu'une volubilité de rithme, un mouvement intestin, & le Poëme ne marche pas : on peut le prendre & le commencer, le quitter & le reprendre à chaque page, sans que le plan & même le sens en souffrent.

Ses amis sont encore très-fâchés que dans un ouvrage sur la nature, il ait dédaigné cette sensibilité des anciens qui anime tout, jusqu'aux moindres détails; & cette philosophie des modernes qui allie sans cesse les observations de la ville aux sensations de la campagne : qu'il ait méprisé la mélancolie douce des Allemands, & la richesse des imaginations Angloises. Mais si les indifférens veulent conclure de ces plaintes même que M. l'Abbé D... n'a jamais eu ni *sensibilité* ni *enthousiasme*, ses amis le discul-

pent très-bien en disant qu'on doit chercher le secret du génie d'un Écrivain dans la vie qu'il a menée ; ils observent que M. l'Abbé s'est trop dissipé avec tout Paris, & qu'il y a trop réussi par son enjouement & ses bons-mots, pour qu'il ait songé à plaire aux âmes sensibles & mélancoliques. C'est dans la solitude qu'on approfondit son cœur & sa langue, & M. l'Abbé déteste la solitude : c'est aux champs que Virgile s'écrioit : *O ubi campi* ; & M. l'Abbé n'aime pas les champs. Mais ils espèrent bien que ses tableaux légèrement esquissés & ses images de profil plairont aux gens du monde, sans leur causer la fatigue d'une seule sensation.

Je vois ensuite des gens qui soutiennent que si la gaîté de M. l'Abbé ne lui a pas permis les élans d'une âme profondément affectée, & si son indifférence pour la campagne nous a privés de choses senties qu'on cherche dans son Poëme, il auroit au moins dû, en y transportant les sensations des autres, les grouper de manière qu'il en résultât des masses, des oppositions, des tableaux, un ensemble : tandis qu'on n'y rencontre que préceptes sur préceptes, détails commencés ; conceptions avortées, par-tout en un mot la sécheresse & non l'ordre didactique. Que n'a-t-il fait, disent-ils, le plan d'un Jardin entier, comme Milton, ou plutôt que ne lui a-t-il fait un vol tout entier ? Ils prétendent même qu'un Peintre ne pourroit jamais dessiner un tableau d'après

M. D. . . Ils veulent enfin que non-seulement il ait manqué de grandeur dans la conception, d'abondance dans les moyens & d'ordre dans les détails, mais encore qu'il ait négligé les ressources d'un bon esprit, d'un esprit simplement juste, & que toujours occupé de faire un sort à chacun de ses vers, il n'ait pas songé à la fortune de l'ouvrage entier. Remarquez bien que ces gens-ci ne sont que des indifférens.

Ses amis répondent (& c'est ici qu'ils triomphent) que si M. l'Abbé n'a point employé la puissance des masses, la clarté du plan & la grandeur de l'ensemble, c'est la construction physique de sa tête qui ne l'a pas permis; ils ajoutent qu'ils y auroit de l'ingratitude à exiger qu'une créature si délicate s'exténuât à travailler un plan & à remuer des masses. Faut-il exposer l'*unique Poète que nous ayons*? Car enfin, bien qu'il manque de sensibilité, de philosophie & d'enthousiasme, & quoique Gesner, M. de S. Lambert, & Thompson aient tout cela, n'est-il pas admirable qu'il ait été placé fort au-dessus d'eux par la voix publique; & n'est-ce pas au moins *un autre Virgile* que nous avons, comme on vient de l'imprimer (1)? tant l'éclat des épithètes, quelques formes de style, le mécanisme de certains vers, & sur-tout la co-

(1) Voyez le Mercure du Samedi 8 Juin 1782.

M. de Voltaire, le Patriarche & le modèle des Littérateurs françois, avoit à Ferney dans son cabinet un portrait de M. l'Abbé de Lille, au bas duquel il avoit écrit : *Publius Virgilius Delille.*

quetterie des lectures particulières, ont excité le zèle des Dames & des gens du monde (1) ! D'ailleurs ce découfu qui règne dans tout le Poëme, croiroit-on qu'on ne peut pas en conscience le reprocher à M. l'Abbé D...? Ce font fes amis qui ont tort & qui le confeffent. M. l'Abbé leur a demandé pendant dix ans quel titre il donneroit aux différens morceaux qu'il leur lifoit : on l'a laiffé tout ce tems-là dans la plus affreuse indécifion, & ce n'a été qu'à toute extrémité qu'il a donné au recueil de fes feuilles le titre que vous voyez; encore n'a-t-il pu les y attacher toutes, & des coupons qui lui reflent il compte faire un petit Poëme fur les Payfages.

Mais au fond je fuis charmé de vous dire, Monsieur, que fes amis font vraiment confternés de ne pas retrouver au Poëme des Jardins quelque phyfionomie des Géorgiques (2) : ils s'attendoient que leur Poëte auroit rapporté du commerce de Virgile cette logique lumineufe qui enchaîne les penfées, les beautés, les épifodes au fujet; ces transitions heureufes ;

(1) Un homme d'efprit qui avoit des succès fous dans les fociétés, difoit : *Où n'irai-je point fi les Gens de Lettres laiffent dire les Gens du monde.*

(2) Ouvrage où M. l'Abbé *Delille* paroît animé du feu de fon modele. Il l'égale quelquefois, & on voit qu'il eût pu l'égalé plus fouvent, fi le génie de notre langue n'étoit point inférieur à celui de la langue de *Virgile*. Le traducteur eft fur-tout admirable dans les morceaux techniques, qu'il rend avec autant de précision que d'élégance & de naturel. *L'Abbé Sabathier*

enfin ce fil secret qui fait que l'esprit suit l'esprit dans sa route invisible. Ils conviennent entr'eux que pour s'être si long-tems mesuré avec le Poëte Romain (1), il n'a fait au lieu de s'agrandir que se disloquer les membres , & qu'il est sorti boiteux comme Jacob de sa lutte avec un Dieu.

Quant au fond du Poëme, ils répandent tout haut que M. l'Abbé D... n'en est pas responsable , parce que s'étant entouré de cette multitude incroyable d'ouvrages qui ont paru depuis vingt ans en Angleterre, en Allemagne & en France sur les Jardins, il n'en a fait pour ainsi que l'extrait ; & ils offrent de prouver que non-seulement les préceptes , mais encore les idées premières, les descriptions & jusqu'aux plus petits détails sont puisés dans des sources respectables : de sorte que M. l'Abbé n'est coupable de rien que du style.

Ses amis veulent donc attirer tout le monde sur le terrain du Poëte : ils veulent qu'on n'examine en lui que le style, qu'on juge enfin une composition entière Vers par Vers ! Je ne me chargerois pas quant à moi d'une telle corvée , & j'y serois maladroit. Je ne fais pas dépêcher un ouvrage , & j'ai ouï dire aux gens de l'art que ce moyen si favorable à M. l'Abbé D... seroit funeste à tous les grands

(3) Un mauvais plaisant appelle les bons vers de M. l'Abbé D... *les Stigmates de Virgile.*

Écrivains. Je vous avouerai seulement pour mon compte que le style du Poëme des Jardins fatigue mon attention , comme le jeu d'un Prisme devant mes yeux fatigeroit ma vue ; & si vous me pouffiez je pourrois en ouvrant au hasard le premier chant , y trouver beaucoup de Vers mal faits , secs & durs ; des constructions vicieuses , des enigmes , des affectations , des répétitions de formes , des transitions malheureuses , &c. &c. Vous n'avez qu'à parler.

J'oublois de vous dire que les *Indifférens* préparent un petit travail sur ce Poëme : touchés sans doute de l'offre qu'ont faite *les amis* de prouver que l'ouvrage de M. l'Abbé D... lui étoit étranger quant au fonds , & qu'il n'a fait pour ainsi dire que déménager les pensées & les descriptions des Allemands & des Anglois : les *Indifférens* , dis-je se sont piqués d'honneur & ils offrent de prouver à leur tour qu'il n'y a presque pas dans le Poëme des Jardins de Vers frapans , de forme de style dont on ne trouve les analogues dans quelque Poëte ; c'est-à-dire que M. l'Abbé s'est emparé des plus belles coupes de phrases & des expressions les plus poétiques qu'il a pu recueillir : d'autant plus qu'il est doué d'une mémoire prodigieuse & qu'il ne l'a pas embarrassée d'autres choses. En ceci tout le monde avoue qu'il s'est conduit en homme sage de s'entourer ainsi d'autorités pour le fonds & pour le style. J'ai déjà vu une partie de l'œuvre que les *Indifférens* préparent , & vous l'aurez dès qu'elle paroîtra.

Au reste, car ceci doit vous ennuyer, je vous dirai qu'*amis & indifférens* ont été surpris du peu de respect que M. l'Abbé D... vient de témoigner pour sa réputation : ils esperoient tous en effet d'opposer le Poëme des Jardins aux Géorgiques, à Thompson, à toute l'Allemagne ; & au lieu de l'ouvrage, ils ne peuvent encore opposer que le grand nom de l'auteur. Il auroit pu, disent-ils, soutenir la gloire de la nation chez l'étranger, & leur donner en ce moment une distraction heureuse pour nous : il ne l'a point fait. Mais on assure, pour nous consoler, que le Poëme sur les payfages qui paroîtra bientôt réparera tout, pourvu que ses amis ne retiennent pas trop long-tems cette production dans leurs cercles.

Maintenant souvenez-vous, Monsieur, que moi qui suis ainsi que vous *des indifférens*, j'eus l'honneur de vous dire, lorsque la traduction des Géorgiques parut, que l'auteur étoit un Abbé Candidat au Collège royal, âgé d'environ 40 ans, connu par quelques épîtres fort longues, d'un style sec & décousu, mais dont on avoit retenu quelques beaux Vers. Qu'il me paroissoit que Virgile avoit fort rectifié sa manière, en le forçant à une allure plus ferme & lui prêtant le charme des formes antiques : qu'aussi, à la sécheresse & au défaut de sentiment près, cette traduction étoit un fort bel ouvrage (1). Maintenant donc

(1) M. de Voltaire disoit :

- » Vainement de Virgile, élégant Traducteur.
- » Delille a quelquefois égalé son Auteur.

J'aurais l'honneur de vous dire aussi que les *Géorgiques* effacent encore ce dernier opuscule sur les *Jardins*, comme elles effacèrent autrefois les épîtres, & qu'il paroît que dans ce Poëme-ci M. l'Abbé D... est absolument revenu à lui-même.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Je crois que les *Jardins* de M. l'Abbé D... feront faire une nouvelle édition des *Saisons* de M. de St Lambert. On les achette de tous côtés. C'est le mauvais repas du jour qui fait songer au bon souper de la veille.

LETTRE

L E T T R E

A M. L'ABBÉ D * * *.

ON vous prête, M. l'Abbé, un propos, que j'ai bien de la peine à croire ; on dit que vous répandez par-tout que c'est vous qui avez donné à la lettre de M. le Président de * * *, la liberté de paroître, & que M. * * * vous avoit d'abord offert de supprimer l'ouvrage & de faire punir l'Auteur. — Quels risques cet anonyme n'a-t-il pas couru sans le savoir?... Mais il tomberoit aujourd'hui dans le vice d'ingratitude si je manquois aux remercimens que je vous dois pour la modération que vous avez montrée.

— Sérieusement, M. l'Abbé, il me paroît inconcevable qu'un homme doué d'autant d'esprit que vous, se permette des propos dont il est aisé de montrer le ridicule. — Le Public ne croira jamais qu'on ait voulu arrêter un ouvrage, qui, tout foible qu'il est, peut servir aux progrès des Lettres & du goût. Car plus un Auteur a de célébrité, plus les critiques qu'on en fait sont utiles.

Ex privatis odiis, respublica creffit.

Vous savez tout cela, Monsieur, & nos Magis-

B

trats le savent comme nous. N'étoit-ce pas le principe de M. de Voltaire ?

La critique a du bon , je l'aime & je l'honore.

Cette liberté dans la littérature vous est aussi précieuse qu'à tout autre. — Ainsi, je le répète, personne ne croira qu'on ait songé à supprimer une critique purement littéraire, ni qu'on ait eu le désir de faire réprimander, pour vous plaire, l'Auteur d'un opuscule qui a pu amuser un instant la Famille Royale.

— Faites-moi la grace, Monsieur, de me répondre pour que je repousse des propos injurieux à M. * * *, à moi, & j'ose dire à vous. Aussi m'attendez-je bien que vous m'aidez à les détruire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. J'avois refusé de mettre mon nom au bas de la lettre du Président de * * *, pensant que la modestie de l'anonyme convenoit trop bien à cette bagatelle ; mais dès que j'appris qu'on l'attribuoit à d'autres, je n'ai pas souffert qu'ils fussent plus longtemps exposés à votre crédit, & je me suis nommé.

LETTRE

DE M. LE COMTE DE B** (1).

A M. LE C^{TE} DE BARRUEL.

» J'AI reçu, M. le Comte, & j'ai fait lire en
» bonne compagnie (quoique en Province) votre
» Lettre sur le *Poëme des Jardins* : nous autres
» habitans de la campagne & qui ne nous piquons
» pas d'être Poëtes, l'avions jugé comme vous pour
» le fond, & nous avons admiré votre maniere d'a-
» nalyser la forme.

» Cette critique est non-seulement de très-bon
» goût, mais d'un excellent sens, & si vous ne
» savez pas encore faire des vers mieux que M.
» l'Abbé, votre prose vaut mille fois ses vers.

» Ce petit écrit est plein d'esprit ; le style est
» naturel & facile, & la plaisanterie du meilleur

(1) M. Le Comte de B** ne doit point avoir mauvais gré de la
publicité de cette Lettre à un jeune homme qui s'honore de ses
éloges, & qui mettra toute sa gloire à les mériter. — Les suffrages
des hommes illustres encouragent toujours ceux qui commencent
à courir dans la carrière de la littérature, mais ces mêmes suffrages
perdent de leur prix lorsqu'on ne peut les avouer.

» ton. Je vous en fais compliment , en attendant
» l'honneur de vous recevoir à Paris. C'est peut-
» être de moi dont vous aurez à dire que je suis
» meilleur à connoître de loin que de près.

» J'ai l'honneur d'être , &c.

Montbar , ce 14 Juillet 1782.

É P I G R A M M E

*De M. l'Abbé D**** à M. le C. D. B**.*

POURQUOI rimer malgré Minerve ,
Pauvre Auteur encore au berceau ?
Crois-moi , les efforts de ta verve
Sont tout autant de coups dans l'eau.

Ton encre n'est point corrosive ,
Demande à tout Lecteur savant ,
Si , semblable à la Sensitive ,
On me fletrit en me touchant.

Il faut te dire , entre autre chose ,
Que l'Abbé , peintre des Jardins ,
Croit que tes Vers comme ta Prose
Sont changés sur les grands chemins.



LE CHOU

ET

LE NAVET.

LE CHOU,

A M. L'ABBÉ D...

LORSQUE sous tes emprunts masquant ton indigence,
De tous les Ecrivains tu cherchois l'alliance,
D'où vient que ton esprit & ton cœur en défaut
Du Jardin potager ne dirent pas un mot ?
Il auroit pu fournir à ta veine épuisée
Des vrais trésors de l'homme une peinture aisée :
Le verger de ses fruits eût décoré tes chants,
Et mon nom t'eût valu des souvenirs touchants.
N'EST-CE pas moi, réponds, créature fragile,
Qui soutins de mes sucres ton enfance débile ?
Le Navet n'a-t-il pas dans le Pays latin,
Long-tems composé seul ton modeste festin,

Avant que de Paris la gourmande cohue
 Payât de ses dîners ta Muse bien repue ?
 Enfant dénaturé, si tu rougis de moi,
 Vois tous les Choux d'Auvergne élevés contre toi !
 Songe à tous mes bienfaits, délicat Petit-Maître,
 Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu naître :
 Dans tes jardins anglois tu me proscris en vain ;
 Adam au paradis, me plantoit de sa main ;
 Le Nil me vit au rang de ses Dieux domestiques,
 Et l'Auteur immortel des douces Géorgiques,
 De ses grandes leçons interrompant le fil,
 S'arrêta dans son vol pour chanter le Persil. (1)
 Que ne l'imitois-tu ? mais ta frivole Muse
 Quêtant un sentiment aux échos de Vaucluse,
 De Pétrarque en longs vers nous rabâche la foi
 Et ne réserve pas d'hémistiche pour moi.
 Réponds donc maintenant aux cris des Chicorées,
 Aux clameurs des Oignons, aux plaintes des Poirées,

(1) Virgile, par le peu de mots qu'il adresse aux Jardins, a tendu un piège où M. l'Abbé D***, le P. Rapin, & quelques autres moins connus n'ont pas manqué de donner. Ils n'ont pas vu que ce grand homme ne se plaint, vers la fin de sa carrière, de n'avoir pu chanter les Jardins, que pour donner plus de charme au morceau qu'il leur consacre, en y attachant un regret. Cet excellent esprit voyoit bien que s'il étendoit trop le sujet, il le feroit rentrer dans les Géorgiques, c'est-à-dire dans le grand tableau des champs, & que réduit à ses justes bornes, il ne pouvoit fournir qu'un épisode

Ou craîns de voir bientôt , pour venger notre affront ;
Les Chardons aux Pavots s'enlacer sur ton front.

LE NAVET, AU CHOU.

J'AI senti, comme toi, notre commune injure ;
Mais ne crois pas, ami, que par un vain murmure ;
Des Oignons irrités j'inite le courroux :
Le Ciel fit les Navets d'un naturel plus doux.
Des mépris d'un ingrat le Sage se console,
Je vois que c'est pour plaire à ce Paris frivole
Qu'un Poëte orgueilleux veut nous exiler tous
Des Jardins où Virgile habitoit avec nous.
Un prêtre dans Memphis avec cérémonie,
Eût conduit au bûcher le Candidat impie (1),
Mais le tems a détruit Memphis & nos grandeurs.
Il faut à son état accommoder ses mœurs.
Je permets qu'aux boudoirs, sur les genoux des belles,
Quands ses vers pomponnés enchantent les ruelles
Un élégant Abbé rougisse un peu de nous,
Et n'y parle jamais de Navets & de Choux.
Son style citadin peint en beau les campagnes :
Sur un papier chinois il a vu les montagnes,
La mer à l'Opéra, les forêts à Long-Champs,
Et tous ces grands objets ont ennobli ses chants.
Ira-t-il, descendu de ces hauteurs sublimes,

(1) On fait qu'à Memphis & dans toute l'Egypte, on rendoit les honneurs divins aux légumes.

De vingt noms roturiers déshonorer ses rimes ;
 Et pour nous renonçant au musc du Parfumeur ,
 Des Choux qui l'ont nourri lui préférer l'odeur ?
 Papillon en rabat , coëffé d'une auréole ,
 Dont le manteau plissé voltige au gré d'Eole ,
 C'est assez qu'il effleure en ses légers propos ,
 Les Bosquets & la Rose , & Vénus & Paphos :
 La mode à l'œil changeant , aux mobiles aigrettes ,
 Semble avoir pour lui seul fixé ses girouettes :
 Sur son char fugitif où brillent nos Laïs ,
 L'ennemi des Navets en vainqueur s'est aïssé ;
 Et ceux qui pour Janot abandonnent Préville ,
 Lui décernent déjà le laurier de Virgile (1).

LE CHOU.

QU'IMPORTANT des succès par la brigade surpris ?
 On connoît les dégouts du superbe Paris (2).
 Combien de grands Auteurs dans les soupers brillèrent ,
 Qui , malgré leurs amis au grand jour s'éclipserent !
 Le monde est un théâtre ; & dans ses jeux cruels ,
 L'Idole du matin le soir n'a plus d'autels.
 Nous y verrons tomber cet esprit de Collège ,
 De ses Dieux potagers déserteur sacrilège :
 Sa gloire passera , les Navets resteront.

(1) M. l'Abbé D*** a été loué sur le théâtre des Variétés.

(2) *Nescis , heu nescis nostræ fastidia Romæ!*

LE NAVET.

SI la fortune un jour, pour venger notre affront
 Et donner du relâche aux oreilles publiques ,
 Force à planter des Choux ses mains académiques
 Alors , comme un vrai sage à son jardin réduit ,
 Qu'il vienne de l'Auvergne être le Bel-Esprit (1) ;
 Qu'il vienne, reprenant les mœurs de son enfance ,
 De son cœur & du mien sentir la différence :
 Je veux lui rendre alors mes bienfaits, mes secours ;
 Et de ce grand débris (2) consoler les vieux jours.

(1) *Inter Sauromatas ingeniosus ero.*

(2) C'est ainsi que M. l'Abbé D... appelle Marius assis sur les ruines de Carthage. Il est le premier qui ait osé dire un débris, deux débris, trois débris, &c. Peu de gens lui ont su gré de cette hardiesse.

Le but moral de cette bagatelle est de détourner les jeunes gens des lectures de société ; elles éventent le génie, déflorent un ouvrage, & donnent à l'Auteur une réputation exagérée dont on ne croit jamais assez rabattre lorsqu'il se montre au grand jour. Il faut se choisir des critiques éclairés, & non des flatteurs ignorans ; car la voix des premiers entraînera toujours le jugement des autres, tandis que les applaudissemens des fots irritent les gens de goût & ne font que les rendre plus inexorables.

Quoiqu'il ne soit plus question du Poëme des Jardins, c'est toujours son Auteur qui est le sujet de la leçon, comme il le fut dans la lettre du Président de elle en devient plus frappante ; car si on traite ainsi le bois verd, comment sera traité le bois mort ?

V E R S
DE M. L'ABBÉ D.... (I).

E N R É P O N S E

AU CHOU ET AU NAVET.

CERTAIN Navet, oublié dans nos champs,
Non pas dans ce champ de Freneuse
Qui produit les plus succulents,
Mais dont la tête un peu verreuse
Ne tenta jamais les passants :
Bref, ce Navet d'espece la plus fade,
Effrontément soutient sa mascarade,
Et se dit aujourd'hui l'Auteur,
Non d'un Traité sur la *Tactique*
Qui lui feroit bien plus d'honneur,
Mais d'un Poëme amphigourique
Qu'il n'a pas fait sans Rédacteur.

(1) Certainement M. le Comte de B** n'avoit point lû ces Vers quand il a écrit à M. le Comte de BARRUEL. Page 19. (Note de l'Imprimeur).

UN Chou vient y prendre séance,
Tenant des propos assez plats,
Et d'un style plein d'arrogance
Au mois d'*Oust*, pisse du verglas,
Malignement l'Abbé *de Lille*,
Rit de ce Gnome guerroyant ;
Comme *Robinson*, dans son île,
Tout sert à son œil clair-voyant,
Il feroit bien feu de sa pierre
Si le sujet le méritoit ;
Mais d'une mase légumière
Que diroit-on s'il se vengeoit ?



L E T T R E

A M. F*** DE N***,

SUR LE POÈME DES JARDINS.

JE vous remercie, Monsieur, du présent que vous m'avez fait de votre Lettre sur les Opuscules de M. le Chevalier *de Parny*. Je suis bien de votre avis; c'est un Auteur plein de sentiment, d'élégance, de naturel, & dont les écrits se ressentent de la bonne compagnie. On ne sauroit rien ajouter à ce que vous pensez & dites de lui. L'éloge que vous en faites, je vous assure, Monsieur, honore autant celui qui en est l'objet que votre cœur & votre esprit.

Je suis très-touché de la franchise avec laquelle vous me parlez de mon pamphlet sur le *Poème des Jardins*. Je n'admire pas moins que vous le mécanisme des Vers de M. l'Abbé; mais comme cela ne suffit pas pour faire un bon ouvrage, & que son défaut de plan & de variété me mirent à portée d'en faire la critique, je la tentai pour m'amuser, & sans prétendre d'abord publier une bagatelle que je n'avois entreprise que pour ma société.

Cependant, conseillé & poussé par quelques personnes de mérite, je donnai la permission de l'im-

primer , mais je n'avouai pas ouvertement une sorte
l'ouvrage que mon penchant condamnoit en secret.

Des circonstances particulieres , outre quelques
pigrammes de M. l'Abbé , m'ont ensuite forcé de
changer d'avis à cet égard : je fis alors une espece
de suite à cette critique (1) & je me nommai.

Si vous saviez mes raisons , Monsieur , vous les
trouveriez plausibles , & partageriez mon regret....
Je suis jeune , j'aime à plaisanter & sur-tout à
n'instruire : malgré cela je hais autant qu'aucun
autre les Littérateurs qui s'entre-déchirent. Je ne
crois plus avoir la fantaisie de rien écrire dans le
genre dont il est question , à moins que ce ne soit
pour ma propre défense. Cette occupation , qui ne
réussit toujours que trop , ne me convient aucun-
nement , & ceux qui me connoissent me rendent
justice.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Versailles , ce 14 Septembre 1782.

(1) Le Chou & le Navet.

F I N.



67685560

